

Le Saviez-vous ?

Souvenirs d'un brancardier (de Bernard Mellerio)



*M^r Bernard Mellerio
(Président de 1942 à 1967)*

Table des matières

1. Préambule	3
2. Souvenirs d'un brancardier	5

1. Préambule

Les « Souvenirs d'un brancardier » ont été repris depuis le manuscrit original de **Bernard** (Marie, Emmanuel) **Mellerio**¹ (Président de l'ABIIF de 1942 à 1967), envoyé le 19 février 1987 par le secrétariat de l'Episcopat (106 rue du Bac – Paris 7^{ème}) à **Claude Borniche** (membre de l'Hospitalité N-D de Lourdes et Président de l'ABIIF).

En 1968, voire probablement au début de 1969, libéré de sa « lourde » charge, notamment et entre autres, de Président de l'ABIIF, **Bernard Mellerio** a consacré une partie de son temps « libre » à écrire ses mémoires.

En accord avec le D^r Couder, aucune diffusion n'en a été faite par l'ABIIF en son temps, du fait d'éléments confidentiels et de noms de certains malades.

A la lecture du document, tout laisse à penser que **Bernard Mellerio** a clairement voulu *laisser une « trace » de ses souvenirs au Diocèse de Paris* qu'il a tant servi, mais aussi à sa chère Association (l'ABIIF), voire également au **Rosaire** et au **National** auxquels il consacra une très grande partie de sa vie avec son épouse « **Hélène** » .

C'est en 2016, que l'ABIIF a décidé de transcrire les « Souvenirs d'un brancardier » dans son intégralité, et ce, le plus fidèlement possible.

Après plus de cinquante ans, il a été décidé que les prénoms, noms et maladies des Pèlerins Malades devaient être conservés en clair du fait de leur notoriété et des témoignages, parfois touchants, de **Bernard Mellerio** qui, avec sa femme « **Hélène** », les ont connus, soignés, visités, accueillis chez eux, etc.

Enfin, on notera, outre de nombreuses guérisons que Bernard Mellerio a eu le bonheur de connaître à Lourdes et qu'il nous raconte, vous pourrez également trouver les autres témoignages qu'il nous délivre concernant les personnes « miraculées » tels que :

* **Louise Jamain**², **Miraculée de Lourdes**, dite Louissette dans le présent document, qu'il a accompagnée durant de longues années ;

* **Jeanne Fretel**³ de Rennes (France), **Miraculée de Lourdes**, qui a accueilli son épouse à Lourdes lorsqu'elle fut malade à son tour ;

* **Alice Couteault**⁴ de Bouillé-Loretz (France), **Miraculée de Lourdes**, qu'il a côtoyée ;

* **Gabriel Gargam**⁵, **Miraculé de Lourdes non reconnu**, qui a participé à de nombreuses conférences sur sa guérison avec l'ABIIF lors de soirées de « Propagande » pour recueillir des Dons⁶).

¹ **Bernard Mellerio** est né le 08/01/1885 et décédé le 16 Juillet 1969.
Il épousa Hélène Loiselle le 14/05/1912.

² **Louise Jamain**, née le 1^{er} novembre 1914 à Paris (France), dont la guérison à Lourdes en 1937 a été reconnue miraculeuse en 1951 (44^{ème} miraculée de Lourdes), est décédée le lundi 31 mars 2014 à 99 ans.
<http://fr.lourdes-france.org/evenement/deces-louise-jamain-44e-guerison-miraculeuse>

³ **Jeanne Fretel**, née le 25 mai 1914 à Rennes (France), dont la guérison, à 34 ans le 8 octobre 1948, d'une péritonite tuberculeuse, a été reconnue miraculeuse par le Diocèse de Rennes le 20 novembre 1950 (52^{ème} miraculée de Lourdes), est décédée le 1^{er} avril 2005 à 94 ans, en pleine Année eucharistique.

⁴ **Alice Couteault**, née le 1^{er} décembre 1917 à Bouillé-Loretz (Deux-Sèvres - France), dont la guérison d'une sclérose en plaques le 15 mai 1952 à 34 ans, a été reconnue miraculeuse par le Diocèse de Poitiers le 16 juillet 1956 (58^{ème} miraculée de Lourdes).
<http://michel.desnoues.pagesperso-orange.fr/essai/Miracle%20a%20Lourdes%20Me%20Couteault.htm>

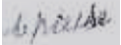
⁵ **Gabriel Gargam**, né dans les environs de 1970, dont la guérison d'une affection de la moelle rachidienne, appelée sclérose latérale amyotrophique, date de 1901, est décédé en 1953.
<http://www.mariedenazareth.com/une-minute-avec-marie/un-miracle-de-lourdes-gabriel-gargam-i>

⁶ Voir le Livret « **La petites histoire des Dons et Quêtes ABIIF** »

On notera que le nom des personnes (ecclésiastiques, sœurs, docteurs, parents proches, ...) et Hospitaliers, non Pèlerins Malades, a été conservé afin de les remercier et/ou en souvenir de cet homme « exceptionnel » qu'ils ont côtoyé, aimé et souvent servi.

Certains mots ou noms n'ont pu être retranscrits du fait d'une écriture souvent difficile à déchiffrer. De ce fait, afin d'en améliorer la lecture, il a été décidé d'apporter certaines corrections et aménagements.

C'est ainsi que certains mots ont été ~~rayés~~ et [remplacés], voire [rajoutés] par d'autres qui semblaient plus appropriés.

Par ailleurs, les mots illisibles ont été scannés et mis en lieu et place dans la phrase d'origine : « ... on ne peut conserver tout le personnel des moments de  [pointe ? pause ?] »

Enfin, une mise en forme des paragraphes et un ajout de ponctuation ont également été effectués pour en faciliter la lecture.

2. Souvenirs d'un brancardier

Présentation.

La Providence a permis que je naisse dans une famille profondément chrétienne. Mon grand-père, Jean Mellerio, était un saint. Dans le pays de Craveggia, en Italie, près du lac Majeur, du Simplon et du Gothard, on l'avait surnommé Giovanni [di] Dio « Jean de Dieu ».

Une des cousines de mon père fut la seconde fondatrice des Sœurs de la Sainte Famille à Bordeaux. Elle avait appris à lire à mon père et l'aimait beaucoup. Elle choisit comme nom de religieuse Sœur Marie Raphaël.

Ma mère eut 7 enfants. L'aînée de mes sœurs fut fille de la Charité. Elle mourut le 1^{er} Juillet 1967 à 91 [ans] à la Maison de Retraite des Filles de la Charité, à Epinay sous Sénart. La dernière, Geneviève, entra au Carmel en 1915. Elle est morte [de la maladie] de Parkinson, à l'âge de 67 ans.

Parmi mes frères et sœurs, qui me laissent 130 neveux et nièces en comptant les brus et les gendres, l'une a eu trois filles religieuses : une Franciscaïne missionnaire de Marie morte en 1939 au Portugal, et deux Petites Sœurs de l'Assomption.

Un de mes frères, véritable patriarche de 89 ans, grand ami de Pierre l'Ermite⁷ dont il présida le Conseil curial à S^t François de Sale, a environ 60 ~~ans~~ descendants (en comptant les brus et les gendres). Dans ses enfants, une fille est Oblate de l'Assomption à Bagnolet, [et] l'autre, Sœur Blanche, ~~et~~ a dirigé pendant 6 ans l'Institut de la Lèpre à Bamako (Mali).

Ma mère était toute bonté et sa piété était peut-être moins éclatante que celle de mon père, quoiqu'elle ~~fit~~ fasse [partie], comme lui, du Tiers Ordre Franciscain. ~~et~~ C'est elle qui nous a formés avec les exemples de mon père qui a supporté bien des épreuves dans sa vie.

Ma mère, orpheline du côté de sa mère, fut éduquée ~~par~~ au Couvent et par ses tantes paternelles et maternelles, mais en même temps, elle aida beaucoup son père Angevin qui avait fondé une maison de quincaillerie à Paris et une fonderie de cuivre à Longué. Elle était une administrateur hors ligne.

La famille Rivain, dont elle était issue, avait plusieurs religieuses : une fut dans la Direction des Filles de la Charité, d'autres Ursulines, et dans les descendants, 3 prêtres. On trouve des Dominicaines, Carmélites, etc. Comme dans mes cousines issues de germaine de mon père, il y a des Auxiliatrices du Purgatoire, Sœurs de la Sagesse, etc.

Si je donne tous ces détails, c'est pour dire combien j'ai été gâté par la Providence : au Jugement de Dieu, il me sera demandé [de rendre] compte de tout ce que j'ai reçu, et on comparera les talents qui m'ont été confiés avec le peu de fruit que j'aurai rapporté.

⁷ Il s'agit probablement d'Edmond Loutil, né en 1863, qui a été prêtre du Diocèse de Paris entre 1888 et 1959. Il a souvent attiré l'attention pour avoir été, sous le pseudonyme de « Pierre l'Ermite », un chroniqueur et un écrivain bénéficiant d'un large succès.

<http://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/2486/pierre-l-ermite-1863-1959>

Mais il me tarde de parler de Lourdes qui fait partie intégrale de mon existence.

Mon père allait à Lourdes tous les deux ans. Il avait fait, à la suite d'un concours, la couronne de Notre-Dame pour la statue de Cabuchet qui se trouve à la Basilique Supérieure : couronne qui est conservée au trésor de la Basilique.

La première fois qu'il m'amena, c'était en 1896 après ma première communion au collège Stanislas. On n'allait pas l'hôtel mais chez l'habitant et nous fûmes hébergés par Mademoiselle Dominiquette CAZENAVE, fille de l'hôtelier qui employait Soubroux et amie de Bernadette. Ce n'était pas très confortable. J'étais à cette époque un enfant chétif : on m'appelait Riquiqui, Gros os, Gringalet. Je souffrais aussi de conjonctivite : je me baignai les yeux aux robinets ; depuis je n'ai jamais eu mal aux yeux.

Mon second Pèlerinage à Lourdes fut en août 1898, cela fait ~~il y a~~ 70 ans. J'étais encore chétif. Il faisait une chaleur torride, 35 à 40° à l'ombre. Heureusement, nous étions à l'Hôtel Villa S^{te} Rose ; bondé. Il y avait des religieuses qui couchaient sur des matelas dans le couloir.

L'économe de la Grotte, le R.P. [Révérend Père] Dullin, très ami de mon père, lui dit :

« Nous sommes heureux, quoique cela provienne d'un malheur. Un gentilhomme poitevin a perdu sa femme qui lui a laissé deux enfants de santé délicate. Il a fait enterrer sa femme à Lourdes et vivra désormais ici. Tenez, le voilà ! »

C'était le **Comte de Beauchamp**⁸.

Mon père s'entretint avec lui de ses relations dans le Poitou, et moi, je regardais en l'air ce Monsieur si grand qui avait un beau type d'Officier ; lorsqu'il me regarda et dit :

« Ce jeune garçon là, comment s'appelle-t-il ? »

« **Bernard !** » dit mon père.

« **Bernard**, c'est un nom qu'aime bien la S^{te} Vierge. »

Depuis ce jour, avec sa mémoire étonnante, il ne m'a jamais appelé que « **Bernard**. »

Le 20 août 1957, jour de [la] S^t **Bernard**, le **Comte de Beauchamp** quitta l'esplanade pour rentrer, se sentant très fatigué. Une camionnette l'attendait à l'Asile [Accueil Notre-Dame de Lourdes]. En passant, il aperçoit ma femme :

« Voilà la femme de **Bernard**, venez que je vous embrasse. »

Et c'est ainsi que mon épouse reçut le dernier baiser du Chevalier de Notre-Dame.

Il était cinq heures : il mourut à 99 ans, à 1 heure du matin.

Pour moi, je refusai en 1898 d'être Page, impressionné par la figure cadavérique des cancéreux et un jour, je me trouvai mal sur le parvis, à la Procession.

Les années passèrent. Mon père retourna plus souvent en Italie et un peu moins à Lourdes.

Puis, le service militaire. J'eus des examens à passer pour entrer aux Hautes Etudes Commerciales.

Lourdes ne me revit plus jusqu'en 1906. Une circonstance providentielle devait m'y ramener.

J'étais à Londres en pension chez un Pasteur Protestant converti. Il m'offrit d'aller à une réunion de la Fraternité de l'Assomption, composée d'anciens malades soignés par les Petites Sœurs et souvent convertis par elle. Je connaissais les Petites Sœurs, ayant pris part à une manifestation lors de la condamnation de la Mère Générale au Palais de Justice, parce qu'elles n'avaient pas demandé

⁸ Voir Livret « **Le Saviez-vous : Ils ont fait l'ABIIF** »

l'autorisation.

« Je ne peux croire qu'il y ait une loi en France pour avoir le droit d'exercer la charité. »

Or, parmi les Petites Sœurs se trouvait la Visitatrice de l'Ordre, la Révérende Mère Marie Etienne qui était entrée au Couvent peu après la fondation par le Père [Etienne] Pernet. Elle ne savait pas un mot d'anglais.

Elle fut contente de voir ce jeune Français. Quand elle sut mon nom, elle me parla de mon père, de la conversion de Lourdes et m'invita à venir à Lourdes au train blanc.

La mère Etienne savait conquérir les cœurs. Le mien fut acquis et, jusqu'à sa mort, je lui vouai une telle affection qu'elle disait en parlant de moi : « C'est mon petit-fils. »

Ce fut en 1906 que, pour la première fois, j'eus l'honneur de porter les bretelles. Je fus affecté à l'Hôpital des Sept Douleurs. Je me présentai au Chef de Service. C'était le Comte d'Elbée, descendant d'un des héros de la Vendée.

L'Hospitalité de N-D [Notre Dame] du Salut avait été fondée plus de 25 ans auparavant en tant qu'institution, mais les 2 premiers brancardiers n'étaient pas venus à Lourdes dans ce but. Venant d'une cérémonie de mariage, ils prenaient un café et regardaient débarquer le train et les malades qui étaient emmenés de la gare avec des brouettes, des charrettes de maraîchers par les Petites Sœurs de l'Assomption. Le R. [Révérend] Père Picard, qui avait eu l'audace d'emmener des malades à Lourdes, les interpella et leur demanda d'aider, ce qu'ils firent volontiers malgré leurs vêtements de cérémonie. Le soir, ils dirent au Père Picard qu'ils resteraient à [sa] disposition.

« Vous serez les serviteurs des pauvres. »

L'un était M^r de l'Epinois, grand-père de la V^{ssse} [Vicomtesse] de Baritault.

Lorsque l'Hospitalité du Salut fut constituée, elle comprenait des Officiers de cavalerie. Ils la divisèrent en 5 équipes ayant à leur tête un Chef d'équipe, un sous-Chef, quatre Brigadiers. Les grades correspondaient à ceux des sous-Officiers de cavalerie.

Lorsque je fis mes premières armes, les malades étaient répartis ainsi :

- 1°) l'hôpital de Lourdes,
- 2°) celui des Sept Douleurs,
- 3°) celui de N.D [Notre-Dame] du Salut : c'était au bord du Gave, des salles de l'Abri du Pèlerin que la souscription du National avait permis d'arranger et qui servaient aux hommes,
- 4°) enfin dans le haut de Lourdes, plus loin que l'Eglise, on transformait le préau de l'Ecole Notre-Dame en salle d'Hôpital de 50 lits de femmes. C'était l'Asile Notre-Dame où ma sœur, qui devait devenir M^{me} Lugnet (mère de 2 petites Sœurs de l'Assomption) servait.

Il n'y avait pas encore de tringlots et les petites voitures, peu confortables et lourdes, étaient en petit nombre de sorte que, pour amener les malades, elles devaient faire plusieurs tours après avoir déposé les malades sur des bancs presque tous sans dossiers.

Il y avait deux ou trois breaks tirés par des chevaux où l'on hissait les brancards tête bêche. Ces chevaux étaient des chevaux de Tarbes, souvent très vifs et qui reculaient de sorte que les malades étaient très secoués et qu'on n'osait pas y mettre les grands malades que l'on portait à bras.

Le trajet des Sept Douleurs était déjà long, mais celui de l'Hôpital et de la rue de Bagnères était épuisant. Des brancardiers ne pouvaient faire que deux trajets, dans la matinée et dans l'après-midi

venant de ces hôpitaux, et à la condition d'être très résistants.

Les bretelles étaient indispensables à tous pour transporter, non seulement des hôpitaux à la Grotte, mais aux Piscines et à l'Esplanade.

Il y avait une équipe pour l'Hôpital et la rue de Bagnères, une pour les Sept Douleurs, une pour le Salut, une pour la Grotte et [les] Piscines, et enfin la réserve qui allait partout.

De ma première expérience en 1906, j'ai peu de souvenirs : j'étais encore un bleu ne connaissant pas grand monde, faisais mon apprentissage et me dévouant de mon mieux, apprenant à connaître les malades et la douleur sous toutes ses formes.

Un fait cependant devait me frapper.

Alors, lorsqu'un malade mourait à l'Hôpital, ce n'était pas les Pompes Funèbres qui le conduisaient à sa dernière demeure ou au train.

Un jeune homme mourut et des brancardiers furent délégués pour tirer le petit chariot funèbre jusqu'à la gare. Je me rappelle qu'il faisait chaud et que ce fut dur. C'était un malade de Béziers et le prêtre, qui accompagnait le convoi, nous demanda d'assister à la messe qu'il dirait le lendemain, non seulement pour le défunt, mais pour la conversion de sa famille pour laquelle ce jeune homme avait offert sa vie.

Son père, Maire de Béziers, franc maçon, avait déclaré :

« Mon fils, contre ma volonté, veut aller à Lourdes, je ne le recevrai pas à son retour. »

Sa mère protestante avait accompagné le fils.

En revenant de la gare, moi et d'autres qui n'avaient pas une foi assez vivante, nous nous disions entre nous :

« Dans l'état grave où se trouvait ce malade, et à cause du scandale que ce décès va causer, on aurait pu ne pas [y] assister. »

La Sainte Vierge s'est chargée de nous répondre. Dans l'année qui suivit, le père, franc maçon, s'est converti et la mère a abjuré le protestantisme.

Dieu avait accepté le sacrifice de leur fils. C'est là un miracle plus stupéfiant qu'une guérison corporelle, car la mort de leur fils aurait dû en faire des ennemis du Christ.

L'année suivante, je pris le train blanc. Les trains de Pèlerinage étaient alors des voitures sans couloirs dont les compartiments étaient séparés par des dossiers à mi-hauteur [ce] qui faisaient, qu'avec un peu de gymnastique, on pouvait à la rigueur aller de l'une à l'autre.

On mettait plus de 24 heures pour le trajet, sans parler des heures d'embarquement et de débarquement. Il y avait de nombreux arrêts nécessaires pour l'hygiène, quoi qu'en cours de route les bassins passaient par-dessus les cloisons.

Il y avait un fourgon cuisine où se trouvait la Révérende Mère Etienne. Il fallait faire des provisions d'eau fraîche et aussi d'eau chaude dans les buffets pour faire le bouillon, etc.

On disait les prières du matin et du soir, on lisait la Messe.

On signalait les clochers où on saluait le S^t Sacrement.

On récitait un Rosaire entier.

Lorsque l'arrêt était suffisant, on aidait les malades à peu près valides à descendre, mais les brancardiers n'étaient dans les wagons que pour servir aux repas, aider à prier et aussi à chanter.

Il y avait des compartiments spéciaux pour les brancardiers. Celui où je montai était plein.

M. de *Proyart* [Proyart ?] et ses fils dont un vit encore, Armand de Kergorlay, Hervé de Kergorlay, de

Mazin, Debligny et moi nous formions une équipe nous entendant à merveille. La gaieté était de rigueur, on se faisait des blagues. La victoire était parfois [donnée à] Debligny, célibataire comptable aux Messageries Maritimes, qui avait bon caractère et était d'une grande piété. Nous priions bien aussi, mais nous courrions, à chaque arrêt, au wagon aider les Petites Sœurs ou Mère Etienne.

Il y avait des brancardiers plus rassis. Monsieur de La Rocque La Tour, le Marquis de la Salle, M^r Hubert dont j'admirais tous les ans le chapeau haut de forme gris et les guêtres blanches aux courses de Longué.

La direction était celle de M^r de La Rocque La Tour, puis celle du Marquis de la Salle avant que le Père Maximin Vion me demande de prendre la direction.

Il y avait encore d'autres brancardiers comme les Gosselin de S^t Hilaire, deux frères et François Roland-Gosselin qui participaient à notre gaieté.

Plus tard, et pour remplacer les décès, nous eûmes Certain, Fournel, Fabre qui étaient moins expansifs. Il y eut aussi d'autres de Kergorlay, parents d'Hervé.

L'horaire des trains n'était pas très régulier. Parfois on nous garant, notamment dans les Landes.

Si l'arrêt était assez long, un père Assomptionniste disait la messe devant le fourgon.

Dans le train, le Père Marie Bournisien, avec sa longue barbe, était très bienveillant pour nous. Nous avons eu parfois deux ou trois heures de retard.

Au retour, il fallait préparer le train, puis débarquer le matériel après les malades, enfin Mère Etienne distribuait des chapelets aux employés de chemin de fer, porteurs, etc. qui avaient aidé.

Enfin, nous allions au buffet où Monsieur Rouillon, grand-père de celui qui tient cet établissement aujourd'hui, nous attendait avec des coupes de mousseux glacés qu'on avait bien méritées.

Les trains étaient au charbon et c'est noir de fumée, [et] de poussière que nous rentrions chez nous avec des vêtements bons pour le teinturier. Il fallait des heures de sommeil consécutives pour nous remettre de tant de fatigue que notre jeunesse supportait avec joie.

Mère Etienne aimait ses brancardiers et était très libre avec eux. Elle leur demanda s'ils voulaient s'occuper de la Grotte de Lourdes de la rue Violet [Paris 15^{ème}] que le Père Pernet avait laissée inachevée. Nous organisâmes une souscription, et Armand [le Comte Armand de Kergorlay] s'occupa des travaux d'après le plan de celle de Lourdes.

Parmi les brancardiers du compartiment du train blanc, j'ai nommé le Comte Armand de Kergorlay. C'est celui qui m'a formé en tant qu'hospitalier de Lourdes.

Il est facile, lorsqu'on voit devant soi le grand nombre des malades de Lourdes, qu'on les approche, qu'on leur parle ou mieux quand on les écoute, il est facile de les aimer, de les admirer même et de goûter la joie de les servir.

Mais, si dans nos actions, le surnaturel ne domine pas, on est que des philanthropes.

Armand m'a fait sentir mieux que d'autres que c'était le Christ que nous devons aimer dans ceux qu'Il éprouve et que nous devons avant tout être les serviteurs de la Sainte Vierge, et que, si nous nous devons aux malades, nous devons aussi accueillir chez Elle les pèlerins et les touristes, comme Elle désire qu'ils soient accueillis. En même temps, il m'ouvrait des horizons sur l'universalité de la dévotion de Lourdes.

Certes, les malades du National nous étaient spécialement confiés, mais qui, dans la mesure où nous le pouvions, nous devons servir la Vierge dans la personne de tous ceux qui répondent à son invitation.

En l'année 1908, le Pèlerinage National célébra la cinquantenaire des apparitions. Je fis le voyage dans le train avec mon ami, l'Abbé Thomas Farigau, qui m'avait piloté en Ecosse l'année où Léon XIII mourut et fut remplacé par S^t Pie X.

Il y avait là Gabrielle Durant entre autres.

Il y eut une procession des Miraculés avec leurs bannières et le Pèlerinage fut d'une grande ferveur.

Je parlai avec l'une [d'elle], Marie Durand.

Mais je pus [également] m'entretenir avec une jeune fille qui avait été guérie.

C'était Blanche Ponet. Elle était de Villepinte et on la crut morte en gare de Bordeaux. Quelqu'un voulut couvrir son visage. François Roland-Gosselin, brancardier du train, s'y opposa et en effet, lorsqu'elle fut transportée au Sept Douleurs elle respirait encore.

2 jours après, elle était guérie à la Grotte. Elle pesait 27 kilos !

Mon père, qui n'avait pas la force d'être brancardier, aimait accompagner les malades.

Sachant combien le soleil était mauvais pour les tuberculeux, il se faisait un devoir de les abriter sous une ombrelle dans leurs trajets des Sept Douleurs à la Grotte.

Mon père fut des plus ravis et conserva des relations avec Blanche Ponet qui fut son infirmière deux semaines pendant son agonie.

Blanche Ponet avait élevé une filleule, Thérèse, qui avait été aussi guérie à Lourdes.

Je ne sais si ce fut dans les années qui suivirent ou plus tard que j'ai eu la joie d'avoir une des malades de notre wagon guérie.

Elle s'appelait Emilie Cailleux.

Elle était de Drancy et était gravement atteinte. Ancienne de Villepinte, la tuberculose gagna les os, engendrant le mal de Pott et une paraplégie presque complète.

Elle fut guérie à la piscine au grand étonnement du Docteur Goret qui l'avait vue avant son départ.

Le Docteur Goret publia une relation du miracle qui décida de sa vocation chez les Pères de l'Assomption. Le Docteur Goret était ancien interne des Hôpitaux.

Le professeur *Leclère* [Leclère ?] qui la soignait, quand il fit le certificat dit :

« Si celle-là est guérie, je croirai au miracle. »

Elle fut totalement guérie, la foule entonnait le Magnificat et je la menai au Bureau des

Constatations. Mais tout le monde voulait la toucher : « Mais il y en a qui me pincent. » me dit-elle.

Quand elle revint à Drancy, elle alla voir le Professeur, mais celui-ci préféra dire qu'il avait fait erreur de diagnostic plutôt que de s'incliner.

Au Bureau des Constatations, j'ai connu les Docteurs Boissaire, Le Bec, Marchand, Valette, Leuret, Pelissier et enfin Olivieri. Celui avec qui j'ai eu le plus de relation est le Docteur Leuret dont j'ai connu la femme, la fille Marie et le fils qui ont habité Paris.

Mes souvenirs d'autrefois me font revivre le National vibrant.

Je connaissais le Père Bailly, mais ceux qui m'ont le plus impressionné, parmi les Assomptionnistes, étaient le Père Daniel et le Père Ollivier.

Ils ne se servaient pas de haut-parleurs, mais au milieu de l'Esplanade, sous un soleil de plomb, ils clamaient les acclamations, se donnant tout entier, et la foule répondait à ces clameurs qui semblaient faire trembler le rocher.

Alors, sous la pluie battante et malgré la chaleur, on n'hésitait pas à exposer les malades pour être bénits par le Saint Sacrement.

La foi vibrerait, alors que trop souvent les prêtres, maintenant, récitent les invocations aux haut-parleurs sans que l'assistance ne suive vraiment mieux.

Du temps du R. P. [Révérend Père] Picard que je n'ai pas connu, les miracles étaient beaucoup plus nombreux. Peut-être certaines guérisons ne se montraient pas, mais la foi était plus vive et la piété aussi.

Le service des brancardiers [était] plus pénible.

Certains faisaient le chemin de croix nu-pieds, ce qui m'arriva quelquefois pour obtenir la guérison. Il fallait voir le Prince et le Comte de Béarn emmener de grands malades à petits pas des Sept Douleurs.

Je n'avais pas la même méthode. Sans presser le pas et en pliant bien les genoux, les Kergorlay et moi allions plus vite, persuadés, qu'en évitant les secousses, un trajet plus court fatiguait moins le malade.

En 1913, Monsieur Eugène Roland-Gosselin me présenta pour devenir titulaire, mais la guerre survint et cela ne donna pas de résultat.

Prenant toujours le train blanc, nous arrivions, lorsque les équipes étaient formées, les derniers. Ceux qui désiraient être titulaires s'inscrivaient toujours à la même équipe. Moi, cela m'était égal et je ne demandais qu'à servir là où je pouvais être le plus utile.

Le temps passait et j'avais déjà 27 ans. Il était temps de me marier.

On me fit voir plusieurs jeunes filles qui ne m'attiraient pas. Mes sœurs plus jeunes, avec qui j'étais très intime, s'en préoccupaient.

Ce fut ma sœur Geneviève, qui devait entrer au Carmel, qui eut l'idée de leur compagne de catéchisme, **Hélène** Loïselle.

Le Curé de la Madeleine avait voulu avoir sur la paroisse une maison d'éducation et s'adressa aux Filles de Marie. Mademoiselle Hébert, qui prit en charge l'Institut de la Madeleine, avait besoin d'un Conseil d'Administration. Monsieur l'Abbé Chesnelong qui devait être plus tard Archevêque, fit appel à mon père, entre autres catholiques éprouvés, et choisit comme secrétaire Monsieur Loïselle, de sa profession « Administrateur de biens ».

Dans des vacances en Savoie, Mademoiselle Hébert apprécia sa fille et, quand mes parents lui en parlèrent, elle en fit un éloge mérité.

J'aperçus ma future femme à une conférence à la Salle Gaveau par l'Abbé Wetterlé. Elle avait un face à main⁹, ce qui montrait une certaine myopie : aussi, je ne fus pas gêné pour la dévisager lorsqu'elle cessait de regarder et elle me plut. Elle allait tous les jeudis faire le catéchisme à S^t Ouen et prenait le tram [tramway] à la Madeleine.

Je montai un matin dans l'autobus avec un journal, l'Echo de Paris, et m'installai au bout de l'autobus sur la banquette opposée à la sienne. Mais, mon attention n'allait pas aux nouvelles du jour. Elle s'aperçut du manège et que je tenais mon journal à l'envers.

Après une entrevue au Palais de Chaillot, au Musée des Copies, il fut décidé que nous nous verrions au Jardin des Plantes. La pluie nous fit entrer au Museum dans la galerie du Diplodocus. Nous en ressortîmes pour aller au labyrinthe, semant les parents et [les] jeunes, [pour] causer longuement.

⁹ NDLR : Face à main = anciennes lunettes à système de sac (fin 19^{ème} / 20^{ème})

La sortie eut lieu devant la fosse aux ours. Il paraît que le diplodocus et l'ours brun furent de bons repoussoirs car à la façon dont **Hélène** me dit au revoir, je compris que j'étais agréé.

Néanmoins, les parents nous réunirent encore une fois chez la marraine d'**Hélène**. La conversation, on le pense, fut tout autre. Le temps parut long aux parents qui nous interpellèrent. Nous répondîmes : « Nous sommes d'accord, ni l'un ni l'autre n'aimons le céleri [?]. »

Je ne parlerai ni de nos fiançailles, ni de notre mariage béni par l'Abbé Loutet, ami de mon frère et aux œuvres duquel j'avais collaboré.

La famille d'**Hélène** était catholique [à] 100% et mes beaux-parents étaient admirables. Ils le montrèrent quand, en 1914, en un mois de temps, leurs deux fils furent tués ou disparus. Ils me montrèrent une affection dont je leur reste bien reconnaissant.

La famille de mon beau-père et de ma belle-mère était pratiquante. Mon beau-père allait à la Messe et sa femme aussi, chaque jour. Mon beau-père était Président d'une conférence S^t Vincent de Paul et se dévoua, depuis sa jeunesse avec son père jusqu'à sa dernière maladie, au patronage S^t Joseph des Epinettes. Cette famille connaissait le fait de Lourdes, mais ignorait les Pèlerinages et ne s'intéressait pas aux malades qu'on y emmenait. Les trains de Pèlerinages étaient pour eux réservés aux instruits et c'était des trains où on « saucissonnait » !

Si l'affection qu'elle me portait n'aurait pas suffi à ce qu'il en fut autrement de ma femme, elle avait trop de jugement pour ne pas comprendre la place que tenait Lourdes dans ma vie.

Elle participa donc à ma vocation et le fit de tout cœur, au point que, petit à petit, elle s'engagea dans l'Hospitalité du Salut d'abord, puis dans celle de l'Île de France, et enfin, de l'Anjou et du Rosaire, au point qu'elle fut titulaire du National et des autres Hospitalités, y compris celle de Lourdes.

Elle devait appartenir au Conseil de cette dernière et devenir Vice-Présidente de l'Île de France et Présidente du Rosaire.

En 1912, elle vint à Lourdes dans le train avec mes sœurs et ne prit pas de service tandis que mes sœurs allaient à l'Asile Notre Dame.

Une des malades du wagon, M^{lle} d'Anduran était dans leur service. Il y avait alors pour les malades du National douze tringlots. Atteinte de péritonite tuberculeuse, elle souffrait beaucoup et on lui en avait octroyé un.

C'était le dernier jour et j'eus à remonter cette malade dans son chariot, jusqu'à la rue de Bagnères. Il était onze heures du matin et j'avais chaud. La pente du B^d de la Grotte était déjà dure, ~~mais~~ [et] la rue Basse grimpe fort jusqu'à la place du Mercadal, aujourd'hui monument aux Morts.

Le soir, le train partit comme à l'habitude. On chanta le Magnificat en partant. En passant devant la Grotte, M^{elle} d'Anduran se leva : « Je suis guérie ! » Elle fut par la suite infirmière à l'Asile Notre Dame.

Ce n'est pas la seule malade qui ait été guérie au retour de Lourdes dans le wagon.

Je me souviens de Sœur Alphonse, atteinte, je crois, du mal de Pott, qui fut guérie de même. Elle reprit sa vie de Sœur de S^{te} Marie et partit même au Mexique avant d'être nommée Supérieure rue [Joseph] Bara [Paris 6^{ème}].

J'ai souvenance d'une autre guérison, je ne sais pas en ce moment la date, M^{me} Auriol atteinte de

péritonite, du Pèlerinage de Laval. Elle fut guérie, je crois à la [Grotte : NDLR => fin de phrase inachevée !].

1914. La guerre est déclarée. Un de mes jeunes beaux-frères est sergent au 125^{ème} et fait partie de l'armée active. Il devait être tué à Réméréville (grand couronné de Nancy). L'autre est lieutenant au 46^{ème}. Je suis de la réserve et vais à Fontainebleau. Ma femme y va chez des cousins. Le 20 août, je pars avec un contingent de renfort. Il y a eu bataille à Longwy-Longuyon et nous allions boucher les trous.

Mon beau-frère me réclame et c'est dans sa compagnie que, comme sergent, je ferai campagne. Nous reculons jusqu'au canal de la Marne au Rhin, puis repartons en avant jusqu'au-delà des forêts de l'Argonne. Le 19 septembre, un shrapnel [NDLR : obus à balles] m'atteint et me brise le bras gauche.

Je dis adieu à mon beau-frère qui fut tué cinq jours après. Je vais à 3 kms de là trouver le Major 4 galons qui déclare que j'ai une contusion.

De l'église de Varenne, une ambulance à chevaux nous emmène au triple galop, car la route est bombardée à Neuville, d'où une ambulance automobile nous conduit au hall de marchandise de la gare de Verdun. Des infirmières prennent nos noms. L'une d'elles, me dit :

« Etes-vous le frère de 2 Noëlistes (NDLR : Mouvement de jeunes filles catholiques) ? »

« Oui. »

C'était Mademoiselle Lantz que je devais trouver aux Sept Douleurs où elle dirige la Salle S^t Damien où sont les lépreux du National.

Elle m'emmena à la cuisine et demanda ce qu'elle pouvait faire pour moi :

1° Prévenir ma famille que j'avais une « contusion au bras gauche ».

2° Me permettre de me laver à l'eau chaude car, depuis 8 jours, nous bivouaquions dans la boue qui nous coulait dans le cou, etc.

3° Me donner du bouillon Kub chaud, à moi et aux autres blessés car, depuis qu'on se battait, on n'avait mangé guère que du pain.

Je passe sur les incidents du voyage à Neufchâteau. On permit aux blessés les plus fatigués de descendre. Il y avait un homme blessé à la tête, moi et un pauvre petit paysan que nous avons tous deux aidé à venir jusqu'au poste de secours et dont le bras était encore plus endommagé que le mien.

L'hôpital d'évacuation était un lycée de jeunes filles aménagé avec des lits militaires.

On avait donné aux Majors une table de cuisine qui devait servir de table d'opération et tout était à l'avenant. J'étais heureux de sentir que je serai nourri et soigné, et pensais aux malheureux blessés des jambes qui me prenaient, lorsque je gagnais le poste de secours, pour un brancardier et m'appelaient. Que sont-ils devenus dans les champs de fèves où ils étaient tombés ?

Cependant, moi et mon pauvre voisin, le petit soldat, sentions une douleur à la nuque et à la naissance du cou très forte. J'en fis part aux étudiants en médecine avec qui j'étais très bien. Le médecin vint et, après, un des étudiants me proposa [une piqûre : NDLR => phrase inachevée !].

Je répondis :

« Je veux bien [accepter], mais faites en d'abord [une] à mon voisin qui a été enseveli dans la terre

par un gros obus. »

« Dites-donc ! » me dirent-ils, « Est-ce que c'est vous qui commandez ? Vous pouvez refuser la piqûre, mais vous n'avez pas d'ordre à nous donner. »

J'ai su, plus tard, que tous les deux nous avions le tétanos, mais qu'il ne restait plus qu'une piqûre à l'hôpital. Les médecins jugeant que mon pauvre petit voisin, à qui j'avais réappris son Pater, était perdu tandis qu'on pouvait espérer me sauver.

Le médecin chef ordonna de nous transporter dans les boxes du 2^{ème} étage. Il était en face de moi et je le vis mourir avec le corps en cerceau dans d'atroces souffrances.

Aussi, j'ai toujours compris que, si la Sainte Vierge m'avait sauvé du tétanos, je me devais aux malades.

J'étais cependant heureux de me sentir à l'hôpital et soigné en pensant aux blessés abandonnés.

A Vavincourt, j'avais fait évacuer un blessé au ventre pour le remettre à l'ambulance.

J'avais eu tort, mais mon tempérament de brancardier m'avait fait faire cette infraction à la discipline.

L'hôpital était dépourvu de matériel. Il fallait s'inscrire 2 jours à l'avance pour obtenir un lavement ! Il n'y avait que deux bocks [NDLR : sac ou bock à lavement pour le lavage des intestins], l'un était destiné aux pansements et l'autre à cet usage.

Le vaguemestre m'avait fait écrire. Je donnais mon adresse et indiquais toujours « contusion au bras gauche », mais le médecin chef télégraphia à ma femme : « Etat stationnaire sans complication grave, mais votre présence serait d'un grand réconfort. »

Hélène était à Laval avec ma sœur Louise Duchemin qui soignait les blessés. Elle se trouva mal au début, puis prit le dessus. Il lui vint une idée et demanda à la Sainte Vierge que je sois blessé au bras gauche, se disant comme cela il me reviendra et quand sa blessure sera guérie, la guerre sera finie.

On était persuadés que la guerre serait courte et, en me disant adieu, mon beau-frère m'avait dit la même chose.

Trois jours après, lui-même tombait à Cheppy et fut porté disparu : on ne l'a jamais retrouvé.

Pour en revenir à l'hôpital, l'étage où je me trouvais était celui des grands blessés.

Des infirmiers très gentils, l'un deux, très soigneux, était fabriquant de violons.

Il y avait une cuvette : elle servait d'abord à la toilette générale, et Dieu sait si nous en avions besoin, puis on la flambait et on la faisait servir aux pansements, enfin, on la faisait passer à l'eau bouillante et on y mettait la purée de pommes de terre.

Il y avait un seau, genre seau de toilette, dans lequel on apportait le bouillon, la seule chose que je pus avaler, car mon état ne s'améliorait pas.

Un prêtre soldat vint me voir et me fit faire ma confession générale.

Puis un jour, on me descendit à la salle d'opérations. Ma blessure était très infectée et je ne pouvais supporter l'odeur de putréfaction qui s'en dégagait. Et voilà qu'on me mit un plâtre. J'ai protesté en disant que c'était enfermer le loup dans la bergerie. On me répondit que j'avais bien de la chance que l'on ne m'ait pas coupé le bras. C'est ce qu'ils auraient fait si je n'avais pas été tétanique.

Enfin, un matin on m'annonça une visite.

C'était **Hélène** et son père. Mais j'avais tellement changé que, passant devant mon lit, ils ne me reconnurent pas.

En effet, la dépêche du médecin chef leur avait ouvert les yeux et après un voyage dans les conditions qu'on peut imaginer, ils étaient arrivés à l'hôpital.

Au bureau, on leur dit « Mellerio, on va voir ! »

Ma pauvre femme, voyant qu'on ne lui répondait pas tout de suite, éclata en sanglots disant « il doit être mort ». Mais, on vint la rassurer et dire que j'étais très faible, mais allait mieux.

Alors ils vinrent. Les médecins étaient tous deux des accoucheurs, aussi furent-ils aimables pour ma femme, l'autorisant à venir hors des heures de visite.

Ils couchaient dans un hôtel et mangeaient dans un autre.

Je fus donc privilégié, ayant ma femme à mes côtés. Elle cherchait à me gâter.

Des dames de Neufchâteau visitaient les blessés, m'offrant des fruits, mais je ne pouvais pas manger.

Hélène m'apporta des œufs. Je lui appris à faire les œufs brouillés ! Mon beau-père lui suggéra du poulet. Ils achetèrent un poulet dans une ferme, le firent plumer dans un orphelinat et cuire à l'hôtel. C'est à peine si je pus avaler un morceau de blanc, mais les autres blessés se régalerent.

Mon frère m'envoya des raisins. J'en avalai quelques grains, ~~mais~~ [et] pu en offrir aux étudiants qui me soignaient.

Je souffrais beaucoup et l'infection gagnait. Heureusement, mon beau-père rencontra un de ses clients, le docteur Hertz Boyer et lui expliqua mon cas. ~~Comme quoi~~ [Bien que] n'ayant qu'un galon, il était chirurgien des hôpitaux. Les médecins consentirent à ce qu'il m'opéra. On retira de mon bras un véritable jeu de jonchets [NDLR : Jeu d'adresse consistant à recueillir un à un dans un tas le maximum de bâtonnets sans faire bouger les autres; très proche du mikado].

J'avais mal supporté ce ~~regard~~ [regard ?] [cette odeur de] chloroforme.

Mon beau-père dut s'en aller et ma pauvre belle-mère vint soutenir **Hélène** de sa présence.

La pauvre femme avait appris la mort de son plus jeune fils et ne savait rien de l'aîné.

Elles me cachaient cela et elles lisaient tous les journaux qu'on apportait pour que je n'apprenne pas la mort à Réméréville (grand couronné de Nancy) de mon beau-frère.

On m'envoya à la radio et on vit la place du shrapnel [NDLR : obus à balles] qui était séparé en plusieurs morceaux comme mon bras.

Voyant la forme d'un des morceaux, je demandai un crayon et dessinai une breloque que je ferai faire lorsque je retournerai à Paris.

On me faisait tous les jours un pansement à la salle d'opérations, surtout au Dakin à base d'eau de javel.

Les médecins étaient gentils car je ne me plaignais jamais. ~~xxxx~~ [xxxx lorsque je xxxx ?].

Un jour, ils n'eurent plus de Dakin et durent le remplacer par du Permanganate.

Un autre jour, il n'y avait plus de compresses et les médecins firent la quête dans la ville pour avoir de vieux rideaux qu'on adaptera au mieux.

Voyant qu'on ne me coupait pas le bras, je demandai au Bon Dieu de pouvoir couper la viande plus tard !

La guerre continuait. La bataille de S^t Mihiel fit craindre l'évacuation.

De toutes façons, on voulait m'envoyer ailleurs.

Charles, père de sept enfants et ayant perdu un œil à la chasse, n'était pas mobilisé, mais dirigeait, pour la Croix-Rouge, la clinique Bizet où il avait obtenu que vint le Professeur Gosset.

Il m'avait demandé, mais à ce moment-là je n'étais pas transportable.

Plus tard, c'est par ce dernier qu'on obtint un ordre de transport pour Troyes.

Mon frère Maurice, qui n'était pas encore mobilisé, vint nous chercher en ambulance avec une infirmière amie, pour m'envoyer à Troyes à la clinique des Ursulines.

J'étais d'une faiblesse extrême, mais je fus bien soigné. J'avais une sœur énergique qui me fit lutter contre mon manque de volonté.

La famille Vachette à laquelle appartenait ma belle-sœur, me gâta en œufs frais [et] confiture.

Hélène était logée chez les Sœurs de S^t Vincent de Paul.

Mes parents venaient de rentrer d'Italie.

Blessé le 23 Septembre, je suis à Troyes au début de Novembre jusqu'en Avril.

Ma famille vint me voir.

J'appris la mort de mon cousin germain et ma sœur m'annonça qu'elle rentrait au Carmel.

De Troyes, en Avril, j'entrai à l'Hôpital Américain à Neuilly où le docteur Hertz Boyer me retira une moitié du shrapnel (l'autre, étant près de l'artère brachiale, ne pouvait être enlevée sans danger, ainsi que d'autres éclats).

En sortant de l'Hôpital Américain, je rentrais rue Bizet, mais on jugea qu'il me fallait me remettre un peu comme état général, avant d'autres opérations pour régulariser les sections des os tout déchiquetés et c'est ainsi que j'eus deux mois de convalescence.

Cela me permit d'aller à Lourdes à l'anniversaire de ma blessure.

L'Asile avait de nouveaux bâtiments situés du côté de la Grotte. On y avait mis les blessés légers qu'on soignait à l'air chaud.

Je vis, le **Comte de Beauchamp** et mon ami Armand de Kergorlay.

Je lui dis : « Pour moi, c'est fini, je ne pourrai plus être brancardier. »

Il me répondit : « Tais-toi, voilà une voiture près des piscines, tu vas la remonter aux Sept Douleurs. »

La voiture était vide et je pus la remonter.

Je rentrais ensuite à la rue Bizet après avoir été en Bretagne et en Anjou.

J'eus un certain nombre d'opérations qui ne réussirent pas, de l'infection sérique, et bien des difficultés malgré la bonté des Sœurs et la sollicitude de mon frère.

Pendant que j'étais là, il y eut le Général Gouraud qui n'avait plus qu'un bras et Augustin Cochin qui avait écrit un livre sur la Franc-Maçonnerie.

Il retourna au front avec un bras dans le plâtre !

Enfin, en Mai, on déclara que j'étais « récalcitrant » et qu'on ne pouvait rien pour moi, que mon sang était vicié et qu'il fallait que j'aie plusieurs mois en montagne.

Nous obtînmes la permission d'aller en Italie dans la propriété de mon père avec une cousine infirmière, puis en Savoie près du Petit S^t Bernard.

L'air des montagnes me fit grand bien. Je repris des forces au point de faire dix heures de marche, coupées par un repos.

On m'avait proposé pour la réforme. Je fus convoqué fin Septembre.

Entre-temps, sur la proposition de mes Chefs militaires, je reçus la Croix de Guerre, Ordre de la Division pour la Médaille Militaire.

J'ai passé dix-huit mois à l'hôpital et subi neuf opérations.

Je considère que c'est une grâce du Bon Dieu : cela m'a permis de comprendre les malades, quoique j'ai été dans les hôpitaux d'une façon privilégiée, mais cela n'empêche pas de connaître toutes les vicissitudes et les soucis, et la dépendance où vous met l'état de maladie.

Une fois réformé, je demandai à servir dans la Croix Rouge et je fus Administrateur adjoint, rue de Maubeuge, au siège de l'œuvre de Villepinte où il y avait 100 blessés, d'octobre 1916 jusqu'en janvier 1919.

En 1918, je me rendis à Biarritz, l'été, car on craignait que Paris fût très bombardé et envahi. Ma femme suivait un traitement à Biarritz. Naturellement, nous allâmes à Lourdes et montâmes au Pic du Jer.

Nous devions y retourner en 1920.

Ce ne fut qu'en 1921 que reprit le Pèlerinage National.

Hélène, fatiguée, ne put m'accompagner, mais on me confia Geneviève Renneberg qui n'a jamais manqué le Pèlerinage depuis.

J'étais dans le wagon de l'Asile Mathilde [Neuilly] et de la rue Desnouettes [Paris].

Les pensionnaires d'un de ces établissements portaient d'immenses chapeaux de paille. Il faisait très chaud et on était en plein courant d'air. [Une d'elles] enleva un de ses chapeaux qui tomba et fit comme un aéroplane par la fenêtre.

C'est dans ce Pèlerinage de 1921 que je fis connaissance de deux malades de grandes valeurs spirituelles dont l'une, orpheline, Marcelle Cyr et l'autre Marguerite Gautier.

Nous allâmes beaucoup les voir.

Malheureusement, la première tomba bien malade et fut évacuée à Villepinte. Ce fut-là, en 1922, mon premier contact avec le Sana [Sanatorium].

La pauvre petite mourut un an après.

J'obtins une concession au cimetière où elle repose avec une autre malade que nous connûmes plus tard, **Jeanne**, et j'entretiens cette tombe. Marguerite Gautier vécut jusqu'en 1967, faisant notre admiration par son courage avec ses souffrances et l'affection qu'elle nous témoigna.

Les trains n'allaient pas encore vite et, de plus, on nous garait parfois hors des gares.

Le wagon où j'étais affecté était dirigé par une vieille et pieuse Demoiselle qui approchait de 75 ans. Elle voulut descendre et ne pouvait sauter. Je mis un genou à terre et l'autre lui servit de marchepied.

Comme ma femme n'était pas dans le train, je lui racontai l'aventure sans dire l'âge de la charmante Demoiselle ! Sans être jalouse, elle était un peu interloquée.

Dans l'hiver, il y eut une réunion du Salut et j'allai saluer mon infirmière, ce qui rassura pleinement ma chère compagne.

Nous allions souvent ensemble dans les hôpitaux et cela, cette année-là et les autres, notamment l'hôpital S^t Joseph et la Salpêtrière qui avait, à ce moment-là, des salles de 50 lits !

En 1922, j'eus une grande joie : je fus affecté au wagon de Villepinte.

A ce moment-là, à Villepinte, on classait les malades d'après leur degré de gravité. Les non-bacillaires étaient au service Jeanne d'Arc. Les autres, suivant le degré, étaient [affectés] à d'autres services, enfin, les plus malades étaient à Sainte Thérèse, tout près de l'oratoire. Il y avait un autel où on leur disait la Messe.

Une des malades de Sainte Thérèse était dans mon wagon, tuberculose généralisée. La Directrice, Mère Marie Albert avait hésité à l'emmener.

Dans le train, elle accepta à peine un peu de potage et du raisin.

Le train s'arrêtait à certaines gares où on se ravitaillait en eau chaude. L'une d'elles était Bordeaux. Une dame vint au wagon. C'était la tante de la malade, Madeleine Rouxel, orpheline. La tante la vit longuement. Elle était encore là au moment du signal du départ. J'eus beaucoup de mal à la faire descendre

« Laissez-moi, que je lui dise « A Dieu », car je crois que je ne la reverrai plus. »

Madeleine fut hospitalisée au 1^{er} à la salle du Sacré Cœur qui depuis est devenue la Chapelle à laquelle on accède par un large escalier.

Je n'étais pas de service aux Sept Douleurs, mais à la réserve, près du Gave.

Deux jours après, je vis sur l'Esplanade un brancard sous les arbres de l'Esplanade. Je m'approchai et reconnus Madeleine qui pleurait. Je lui demandai si elle souffrait.

« Beaucoup ! »

A la piscine, une dame avait lâché le coin de la sangle avec laquelle on la baignait [et] la-malade qui était venue heurter l'angle de la piscine.

Je lui dis : « Si vous souffrez, il faut vous faire reconduire à l'hôpital »

Il était à peine 10 heures et les breaks [NDLR : les voitures pour transporter les malades ?] n'arrivaient qu'à 10h30.

« Je ne veux pas. »

« Vous avez peur d'être secouée, mais nous prendrons des précautions. »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Parce que cela fatigue les brancardiers. »

J'allai chercher un confrère dont j'étais sûr, et nous la ramenâmes, car je brancardais.

En 1921, j'avais dit à la S^{te} Vierge « Je veux essayer de brancarder, mais je ne veux pas qu'il arrive par ma faute un accident, si cela doit se produire, donnez-moi la première fois une crampe et je ne le ferai plus. » Je n'eus pas de crampe et, dans les salles, je pouvais enlever un malade jusqu'à 100 kilos et le mettre en petite voiture ou l'en retirer.

L'après-midi Madeleine fut emmenée à la procession totalement guérie.

Elle resta un an, par reconnaissance, infirmière à Villepinte, puis retourna à Bordeaux où elle fut infirmière à l'hôpital S^t André.

Elle se maria avec un électricien et eut une fille Nicole.

Huit ans après, il y eut un arrêt un soir, à Bordeaux, et elle vint sur le quai me voir avec sa gentille fille : « Tu vois, le Monsieur qui m'a emmenée à Lourdes. »

Madeleine Rouxel vit toujours.

Quand je suis allé ces dernières années, à Bordeaux, pour une réunion d'Hospitaliers, j'ai été [je suis

allé] la voir.

Sa fille s'était mariée et eut deux petites-filles. Malheureusement son mari l'a abandonnée. Par deux ou trois fois, Madeleine et son mari, et Mme Dassé, avec ses deux filles, sont venus aux Bernadettes ou au Fraternel.

Ces enfants charmantes m'appellent aussi « **Oncle Bernard** » et sont heureuses de distribuer les œufs de Pâques aux malades.

Nous avions une succursale à Madrid. Cela nécessitait pour moi d'aller de temps en temps en Espagne.

Je tâchais de me rendre à Lourdes au courant de l'hiver.

Les hôtels étaient généralement fermés, aussi, au lieu d'aller à S^t Louis de France, comme nous allions toujours au National, nous avons été à la Villa S^{te} Rose, à l'hôtel Henz, à l'hôtel Bellevue.

Je tâchais de m'y trouver lors d'une des fêtes de Lourdes, le 8 décembre, le 11 février ou le 25 Mars. Lourdes était désert quand nous y arrivions. Il se remplissait un peu pour les cérémonies pour se vider ensuite.

En faisant le chemin de croix, le spectacle était magnifique, tous les sommets étaient parfois couverts de neige.

Une fois, l'esplanade était impraticable par le verglas, une autre fois, le Gave passa sur le parapet près de la remise des voitures et tout fut inondé.

Le monument de la Reconnaissance Française, élevé là où a été construite la Basilique S^t Pie X, était devenu une vraie piscine.

A Lourdes, je retrouvai le Président **C^{te} de Beauchamp**, M. Boulet et M. Boutry.

Cependant les travaux continuaient et on agrandit l'Asile du côté opposé à la Grotte et de nouvelles salles furent inaugurées.

Il n'y eut plus de malades à l'Hôpital près de la Gare, ni d'occupation de l'École.

Au National, les malades occupaient les salles où avaient été, pendant la guerre, les blessés.

Un important matériel fut acheté, tringlots et petites voitures légères remplacèrent celles trop lourdes d'aparavant.

En 1925 eut lieu, à Rome, la Béatification de Bernadette [NDLR : 2 juin 1925]. Nous nous y rendîmes et fûmes accueillis les bras ouverts par les hospitaliers de Lourdes qui furent charmants pour nous deux. **M^r Lefèbvre**, le **Colonel Pagès**, **Madame Pagès**, M^r Cabanon, nous entourèrent.

Le Pèlerinage était organisé par l'Agence Lubin. Les guides étaient des membres de l'aristocratie romaine plus ou moins désargentés, mais qui étaient très savants et très distingués.

Nous pûmes assister à la messe du Pape Pie XI, ancien Archevêque de Milan comme Paul VI.

Quand il entra, les Milanais lui firent une ovation tandis que nous chantions « Oremus pro Pontifice nostro Pio ».

Nous assistâmes à la Béatification bien placés grâce à M^r Grimaldi, hospitalier de la famille des Princes de Monaco et du Prima di Napoli, hospitalier, qui était Colonel de la Garde Noble [et] qui organisait les Pèlerinages italiens de l'Unitalsi.

Il fut depuis mon collègue au Conseil de l'Hospitalité. C'est lui qui devait, plus tard, récolter l'argent pour surélever les salles de l'Asile du côté opposé à la Grotte.

Je suis depuis retourné 4 fois à Rome, mais c'est cette fois-là que je vis le mieux Rome. J'y fis connaissance de M^{me} de Turicque, miniaturiste de talent, qui devait par la suite faire les portraits de tous les chefs de la Maison Mellerio depuis mon trisaïeul.

Le voyage de Rome coïncida avec la fondation de l'Association de l'Île de France qui venait de prêter son concours au Pèlerinage du Fraternel. **M^r Lefèbvre** qui en fut le fondateur, était [le] frère de Monseigneur Lefèbvre, Vicaire général de Paris, qui informa le Cardinal Dubois de cette Association, promettant que, désormais, les malades qui voudraient se rendre à Lourdes avec le Diocèse de Paris auraient des serviteurs attirés.

Ils affirment que le Pèlerinage de Paris, qui n'avait lieu que tous les 3 ou 4 ans, serait désormais annuel et aurait son siège à la Boutique du Vœu National dont le recteur était alors Monseigneur Crépin.

L'année suivante, mon ami Armand de Kergorlay insista pour que je m'y inscrive.

Je le fis en me disant qu'un certain nombre de malades qui ne pouvait participer au National, dont les trains étaient comblés, pourraient ainsi se rendre à Lourdes.

Mais, de Kergorlay me joua un tour car il me présenta à ces Messieurs en plein Conseil, je n'y étais pas à ma place, mais **Pagès** et **Lefèbvre**, ainsi que Le Pereq, décidèrent que j'en ferais désormais partie.

Ce fut en 1925, soit la vingtième année de service au train blanc et au Pèlerinage National qu'à la demande de Mère Etienne, je fus nommé Titulaire de l'Hospitalité de Notre Dame de Salut, alors que souvent, surtout parmi les méridionaux où étaient d'abord recrutés les brancardiers du National, on était titularisé au bout de 3 ans.

Venu par le train blanc, le dernier, on me donnait des bretelles de corde à [pour] l'équipe qui en avait besoin, de sorte que je n'étais pas présenté par les chefs d'équipe.

Cela réjouit ma sœur Carmélite qui m'adressa des vers à ce sujet.

Ma nomination au Conseil de l'Île de France est ~~un~~ [le] résultat de **M^r Lefèbvre** qui, en fondant l'Hospitalité de l'Île de France, avait fait appel aux médailles d'argent de la région Parisienne.

Il n'y avait pas encore d'Hospitalité dans les Diocèses de Meaux et de Versailles.

De sorte qu'avec mes 40 ans, je paraissais un jeune au milieu des Hospitaliers de 60 ans et plus.

Ces dignes hospitaliers, qui passaient de longues périodes à Lourdes, sauf Le Pereq qui avait fait les trains du Nord, ignoraient complètement ce qu'était un train de malades !

Aussi, l'appoint d'Armand de Kergorlay, de Certain, de Fabre et de moi-même leur était d'un grand secours.

Au Pèlerinage de 1926, j'étais dans le wagon de Mademoiselle de Miribel. Habitué à l'atmosphère de prière du National, je lui fis la remarque que nous n'étions pas là dans un Hôpital pour soigner les malades, mais pour les aider à prier. Elle me proposa une dizaine de chapelets. Avec Le Pereq, nous nous récréâmes et ce fut le chapelet entier qui fut récité.

C'est en 1926 que je fis connaissance d'une malade qui gagna de suite ma sympathie.

C'était Marie-Hélène Thomas, originaire d'une famille française d'Algérie, qui avait été élevée chez les Sœurs de S^t Joseph de Cluny et avait été éduquée à Lille. Elle avait un épanchement pleural et était à S^t Joseph.

Nous l'y suivîmes [et] la fîmes entrer à Villepinte.

Elle subit plus tard une thoracoplastie ~~aux~~ [à l'Hospice] des Petits Ménages [Hôpital Corentin-Celton à Issy-les-Moulineaux], nous prodiguant beaucoup d'affection.

Guérie, quoique délicate, après un séjour à Beauvais, puis en Algérie, elle est fixée au Maroc, d'où elle revient chez nous lorsqu'elle peut avoir des vacances, pleine d'attention et de gentillesse pour nous.

Toute notre famille la connaît et l'apprécie.

En 1924, nous achetâmes, avec l'aide de nos parents des deux côtés, une propriété en Anjou à Longué où mes parents ne pouvaient plus recevoir tous leurs enfants, propriété qu'appréciaient mes beaux-parents.

C'est là que mourut ma belle-mère en 1941.

En Août 1925, **Hélène** fut prise de douleurs intestinales. C'était une grave appendicite qui dégénéra en péritonite.

Elle fut opérée à la Clinique de Bagneux, puis Saumur.

Je ne pus organiser le train blanc dont j'étais nommé chef de service. Mon neveu Greg me remplaça. A Lourdes, nous eûmes le décès d'une petite de Villepinte. La famille fut touchée des obsèques [que] nous lui fîmes, car à ce moment-là on laissait les brancardiers conduire à l'église les morts du Pèlerinage.

En 1926, le **Comte de Beauchamp** me remit la médaille de bronze.

A cette époque, le **Président de Beauchamp** ne décidait pas de cette attribution à la réunion du Conseil.

Je trouvai moi-même que c'était un peu du favoritisme, car si je venais plusieurs fois à Lourdes, je ne faisais pas à proprement parler des Stages.

Le National ne comptait pas et mon séjour au Diocésain était limité au temps du Pèlerinage.

Il ne me semble pas que cette attribution, faite en accord avec le **Colonel Pagès**, ait été critiquée.

Ce fut en Août 1927 que la Providence nous fit connaître Jeanne Girard, une âme délicieuse, pleine de surnaturel, qui devait nous faire le plus grand bien.

Nous la savions perdue, mais la Providence voulait bien nous faire la grâce de faire aimer cette orpheline si attachante, à qui elle n'avait ménagé ni les dons de l'intelligence, ni ceux de l'art, mais qui, tertiaire Franciscaine avec une âme de Carmélite, était si unie au Christ qu'elle le rayonnait. Elle était si alerte que les Mères de Villepinte, chez qui elle était avec sa sœur Antoinette comme infirmière, lui demandaient bien des travaux : elle broda plusieurs nappes de Communion, des linges sacrés, peignit des couvertures de Missel, des images, enlumina des canons d'autel, et c'était pour faire plaisir. Peintures de toutes sortes, compliments, compositions littéraires, rapports, menus pour les fêtes et tout cela gracieusement, alors même que la température pesait sur elle.

Elle voulut bien, elle si détachée, répondre à notre affection et Dieu nous prêta cette enfant, à nous qui n'en n'avions pas, pendant six ans ½.

Marie-Hélène Thomas, que nous suivions aussi, vint à Villepinte et put jouir ~~aussi~~ du rayonnement de cette âme d'élite.

Elles retournèrent à Lourdes ensemble et firent connaissance d'une autre âme d'élite, Marie Navel qui appartenait à une famille de Saints. Le Colonel Navel, Lorrain, cousin du Président de la République Lebrun était Chef d'état-major, en 1915, du Général Balfourier, Chef de la célèbre

Division de Fer.

Celui-ci composa le tableau d'avancement des chefs de corps, laissant à son adjoint le soin de le compléter et de l'envoyer au Ministre.

Le Colonel y vit son nom et le raya, ne voulant pas passer Général avant ceux qui étaient plus proches du combat et resta Colonel.

Médaille d'argent de Lourdes, il était édifiant par sa piété. D'une constitution robuste, il fut, sans le savoir, tuberculeux et contamina les siens.

Un fils prêtre d'ailleurs mourut, puis ce fut le tour de Marie. Enfin le frère.

Il resta un admirable prêtre qui fit merveille pour la jeunesse de Nancy et devint l'Aumônier des malades et des Brancardiers de l'Hospitalité Lorraine.

Il vivait avec sa mère, chrétienne sublime et nous jouîmes plusieurs fois de leur hospitalité quand nous nous rendions aux réunions des brancardiers de Toul et Nancy, et qu'il nous conduisait au cimetière de Champenois où étaient transportés les restes de mon beau-frère René Loiseau, mort à Réméréville.

Nous allions souvent voir Marie Navel, rue Jean Bart. Mais dans la mesure où cela était possible, nous allions, dès que nous le pouvions, à Villepinte accompagnés parfois par Geneviève Runeberg.

Elle partageait nos joies et nos peines.

Une fois, je me rendis l'hiver (on descendait à la gare de Sevran et porteur de quelques paquets, on faisait trois kilomètres). Ce jour-là, je dus courir presque sur toute la route qui était verglacée. Nous apportions quelques gâteries pour elle et aussi pour deux malades de S^t Louis, Marie-Louise Petit et Jeanne Boucher.

Cette dernière, novice de Marie Réparatrice, nous avait été recommandée et c'est grâce à la diplomatie et à des démarches sans nombre de ma femme que nous pûmes la faire hospitaliser à Villepinte. Elle nous aimait beaucoup. Elle mourut bientôt et elle a été inhumée avec Marcelle Cyr, grâce à l'autorisation que j'ai obtenue.

Mais, j'ai hâte de revenir à notre chère **Jeannette** qui a rempli notre vie et adouci nos peines, mort de mon père (1933), difficultés commerciales en 1930, et celles de nos joies, nos neveux se mariant chrétiennement.

Elle nous entourait d'affection et nous étions heureux de lui apporter des fleurs de Longué, de cette Guibarderie dont nous jouissons.

Mais Dieu devait lui demander un sacrifice extraordinaire. Sa sœur aînée, Antoinette, avait la vocation d'être Clarisse et la sacrifiait pour entourer sa sœur, et ce fut **Jeannette** qui, en Février 1930, décida qu'elle entrerait au Monastère de Nantes.

Elle, si malade, qui allait rester seule sans parents aux mains d'étrangers, quitter sa sœur chérie qu'elle aimait comme elle-même, et pour toujours. Quel sacrifice qu'elle fit simplement joyeusement.

Par trois fois, nous pûmes avec bien des précautions, emmener **Jeannette** à Nantes. A Pâques d'abord à l'hôtel, puis chez les Sœurs Augustines lors de la prise d'habit, puis des vœux.

La Mère Abbessse de Nantes fut pour **Jeannette** et pour nous d'une grande bonté. C'était d'ailleurs une religieuse remarquable, nommée Abbessse à vie par le Pape et qui attira tant de vocations à Nantes que les religieuses étaient deux par cellule et qu'elle alla fonder un Monastère à Reims. Elle avait une santé précaire et souffrait d'une maladie d'intestins.

Après la mort de **Jeannette**, nous retournâmes à Nantes où une cousine religieuse nous recevait en une pension de famille pour retrouver Antoinette Girard devenue Sœur Marie de Bethléem. Hélas, elle aussi fut atteinte de tuberculose.

La Mère Abbessse la fit soigner, mais elle s'éteignit et fut enterrée dans le Monastère.

Quant à l'Abbessse, elle se démit de ses fonctions et s'en alla à Montluçon, Monastère en décadence qu'elle revivifia et y devint Prieure, et attira des vocations dont la fille d'un brancardier.

Notre chère **Jeannette** avait tous les talents.

Je conserve précisément ses lettres comme celle de la petite Clarisse, les images qu'elle nous peignit, et tant de souvenirs.

Elle composa des poésies que je ne puis reproduire, une hymne au Soleil qui rappelle les Fioretti de S^t François d'Assise et une adresse à Notre Dame de Lourdes de Villepinte.

L'année 1930 [NDLR : il s'agit en fait de l'année 1954¹⁰], on célébra à Lourdes une Année Mariale : cela coïncidait avec le Centenaire de l'Hospitalité. Son Président, le **Comte de Beauchamp**, eut l'idée de demander dans toute la France des fleurs pour le Congrès Marial présidé par le Cardinal Verdier. « Envoyez des fleurs pour donner à ce Congrès un charme et une beauté de plus ! »

De tous les coins de France partaient des fleurs, dans des boîtes, des enveloppes, des paniers, des corbeilles, pâquerettes des champs et somptueuses orchidées.

Trois grands wagons embaumés arrivèrent en gare de Lourdes.

Villepinte, où tant de jeunes filles malades souffrent et prient en l'offrant à Notre Dame de Lourdes, envoya un magnifique gerbe de roses blanches avec une lettre composée par **Jeannette** :

« Nous osons espérer, Monsieur, que grâce à votre bonté, ces fleurs seront déposées sous le regard de la Vierge à la Grotte. Elle y verra le symbole de notre amour si fervent, toutes nos douleurs aussi, cachées sous les épines et que nous sommes heureuses de supporter pour ces pêcheurs si chers à son cœur et qu'Elle désire tant ramener à son Jésus. »

Je me suis attardé trop longtemps pour ceux qui me liront sur Jeanne Girard, mais cette malade, comme d'autres, a fait tant de bien à ceux religieux ou laïcs que l'ont connue.

On parle du dévouement et de la délicatesse des Infirmières et Brancardiers à Lourdes et on fait leur éloge souvent mérité, mais ce que le public ignore, c'est le bien qu'ils retirent du contact des malades. En côtoyant des âmes si élevées, nous ressentons notre infériorité.

Lourdes nous fait voir le Christ dans ses membres souffrants et nous montre des Saints que nous essayons souvent, en vain, d'imiter.

Jeannette devait retourner à Lourdes en 1934. Elle fut très mal au retour.

Six mois après, l'œdème de poitrine se développa et après de nombreuses alertes son état s'empira. Le 9 février, on comprit que le moment était venu où la fiancée rejoindrait son céleste époux.

¹⁰ L'Année mariale de 1954, décrétée par le pape Pie XII, pour solenniser le 100^{ème} anniversaire de la promulgation, le 8 février 1854, par le pape Pie IX, du dogme catholique de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, par la bulle « Ineffabilis Deus ». La proclamation de ce dogme suit de quelques années les apparitions de la Vierge Marie à Catherine Labouré, à la rue du Bac de Paris, et à la remise de la Médaille miraculeuse (18 juillet 1830), et ses apparitions aux jeunes bergers de la Salette, Maximin Giraud et Mélanie Calvat (18 septembre 1846). Elle précède, en revanche, les apparitions de la Vierge Marie à Lourdes le 11 février 1858.

J'étais auprès d'elle le 11 février et elle espérait que la Sainte Vierge viendrait la chercher à l'heure de l'Apparition. Mais les 12 coups sonnèrent et **Jeannette** resta encore là.

Ce fut seulement le lendemain, à trois heures de l'après-midi, que cette belle âme s'envola.

Nous avons prié Jésus, Marie, Joseph. Il ne nous restait plus qu'à dire : « Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous l'a reprise, que son nom soit béni. »

Ses restes reposeront au Cimetière de Villepinte.

J'ai dû interrompre l'ordre chronologique pour raconter les moments précieux où Dieu a permis que nous aimions notre **Jeannette**.

En 1928, je me rappelle avoir eu parmi les malades Marie Chauvin.

Elle souffrait beaucoup, c'était au Diocésain. Nous nous mettions [à] six pour lui éviter toute secousse en la déposant sur son lit ou son brancard. Elle ne fut pas guérie.

L'année suivante, comme j'étais en gare d'Austerlitz pour le train blanc du National, on vint me prévenir qu'une malade m'appelait sur le quai du train violet. C'était Marie Chauvin qui avait été refusée par le Comité de l'avenue de Breteuil parce qu'elle était venue à Lourdes en 1928.

Elle me demandait un matelas et un oreiller pour être mise sur la banquette. Ce train, réservé aux pèlerins, n'en comportait pas.

Elle me dit : « Je veux retourner à Lourdes pour y mourir. »

En attendant, je fournis le matériel et la recommandai spécialement aux personnes de ce wagon.

A Lourdes, je retrouvai Marie Chauvin dans la salle S^{te} Anne des Sept Douleurs.

Elle avait une minerve et un plâtre. Comme son dos était plein de plaies suppurantes, on avait fait des fenêtres à ce plâtre, sortes de fentes par lesquelles on faisait passer des baleines de corset garnies de ouate pour éponger le pus. Néanmoins, son brancard était maculé.

Il faisait très chaud. Alors les brancardiers allaient chercher de l'eau chaude à la cuisine et versaient cette eau sur la toile du brancard et on mettait le brancard au soleil. Une heure après il était sec et propre.

Le samedi, lorsqu'on la ramenât, elle dit : « C'est curieux, mais la plaie du dos ne colle plus ! »

Alors les brancardiers se regardèrent, se disant : « Est-ce qu'elle va être guérie ? »

L'un deux, M^r Lugagne, de la Dordogne, dit « Si elle est guérie, je ne fume plus pendant 6 mois. »

Mais ses 2 compagnons qui étaient du Midi, l'un des Landes, M^r Vives, l'autre je crois de Bordeaux, M^r Javel, furent plus généreux encore : « Si la Bonne Vierge la guérit, nous ne toucherons plus la cigarette », car ils fumaient chacun plus d'un paquet par jour.

Le lendemain était le Dimanche. Marie Chauvin qui, persuadée de mourir à Lourdes, avait donné tout ce qu'elle avait aux autres malades de sa salle à l'Hôpital du Bon Secours, avait demandé à être baignée avec son plâtre.

Les dames refusant, elle fit envoyer un télégramme réponse payée et la réponse était arrivée.

Le plâtre était vieux, on n'avait pu le refaire avant Lourdes vu la faiblesse de Marie Chauvin. Elle fut donc baignée par une doctoresse protestante qui présidait les piscines, à l'étonnement de tous.

Marie Chauvin sortie seule de l'eau et demanda à aller au Bureau des Constatations. On l'y emmena en voiture, car elle ne pesait que 32 kilos et le plâtre était de 7 kilos.

Au Bureau des Constatations, on retira le fameux plâtre. Le Docteur Vives, frère d'un de ceux qui

avaient promis de ne plus fumer m'a dit : « Lorsqu'on eut retiré le plâtre, on constata que toutes les plaies du dos étaient fermées et, à la place, se trouvait de la peau rose, comme il en vient lorsque se guérit une écorchure, mais dans le plâtre il restait du pus. »

Je revis Marie Chauvin à l'Asile de convalescence des Dames Visiteuses des Hôpitaux, 39 rue N-D des Champs. Elle reprit ses leçons de piano.

On peut s'étonner que son cas n'ait pas été déclaré miraculeux par l'Eglise, mais à cette époque les Evêques ne se souciaient guère de réunir les Commissions Canoniques.

Pourtant, Monseigneur Gerlier Evêque de Lourdes en 1929, conserva toujours des relations avec Marie Chauvin et aussi les Petites Sœurs de l'Assomption.

Elle fut même Tertiaire Assomptionniste et avait une grande affection pour ma femme qui était Dame Servante.

Marie Chauvin retourna à Lourdes à chaque National.

La famille Vives s'intéressa beaucoup à elle. Daniel Vives et Javel ne fumèrent plus jusqu'à leur mort et nous appelions Marie Chauvin « Mademoiselle Tabac », lui reprochant le supplément d'impôts que les grands fumeurs ne payaient plus.

L'âge vint avec ses inconvénients. Marie Chauvin n'eut jamais plus d'atteinte de tuberculose, mais elle a largement dépassé 80 ans et il n'est pas étonnant que son cœur fasse des siennes et qu'elle ait la cataracte.

Pour la première fois, en 1968, elle ne put aller au National.

La famille Vives l'a placée chez les Sœurs de S^t Vincent de Paul dans leur maison de retraite du Lanot à Dax, près de la famille Vives dont les enfants la voient encore.

1928 fut pour moi une grande année. En effet, pour la première fois, j'assistai au Pèlerinage du Rosaire. Il ne comprenait alors que la Province Dominicaine de Toulouse.

Je fus d'abord affecté aux Sept Douleurs.

Cela était bien nouveau comme organisation pour mes habitudes. Je fus étonné du bruit et des éclats de voix des Gascons.

J'en fis part au **Comte de Beauchamp** qui me muta à l'Asile.

Toute de suite, je m'entendis avec les Marseillais, Olive, Archambault, Giordalengo. On m'adjoignait un Nancéen qui fit de suite mon admiration. C'était François Valentin qui devint une sommité politique. Il était du groupe des Indépendants quand il mourut, voici quatre ans, d'un accident d'automobile.

Je fis connaissance aussi avec M^{me} Barthe, M^{lle} Olive, mais aussi avec les malades de Marseille.

L'une d'elle, Juliette Fonta, avec son amie Adrienne Boy et surtout Marie Louise Bringard que je pus suivre par la suite.

Juliette Fonta était très douce et son amie Adrienne d'un dévouement à toute épreuve.

Lorsque Juliette quitta le Sana [sanatorium], elle vint s'établir à Marseille et elles s'adjoignirent une amie « France », grande cardiaque. Et ces trois handicapées, dont Juliette devenue grabataire, mirent tout en commun.

Juliette et Adrienne connaissaient un prêtre du Diocèse d'Angers et elles vinrent plusieurs fois sous les auspices de notre amie M^{me} Baudry.

Juliette, encore un peu vaillante à l'époque, vint même à Longué.

Quant à Marie Louise Bringard, nous la connûmes lorsqu'elle n'avait pas 20 ans. Elle était soignée à l'Hôpital S^t Joseph de Marseille pour mal de Pott. Elle fut envoyée à Bidart où mon neveu et ma nièce vinrent la voir de Biarritz. Elle quitta enfin les hôpitaux et habita Toulouse et Montpellier. Après quelques essais sans suite de vie religieuse, elle vint s'établir à Paris où, après un stage à l'« Aide aux Mères », rue Chomel, elle entra au Ministère des Pensions, puis à celui de la Guerre où elle fut employée à [NDLR : il y a un espace non rempli] militaire.

Malheureusement, elle fut toujours éprouvée dans sa santé de toutes les façons et dût souvent interrompre son travail, mais dès qu'elle s'en est senti la force, elle retournait au bureau en sortant des Hôpitaux.

Son sérieux, sa discrétion, l'ont fait apprécier de ses chefs.

Malheureusement, elle est atteinte de la maladie de Vasquez. Le Professeur Jean Bernard s'intéressa beaucoup à son cas mais les diverses médications, souvent nouvelles, n'ont pas toujours eu les résultats espérés et ont produit des désordres dans diverses parties de l'organisme.

La voilà maintenant âgée de 60 ans.

Elle est connue de plusieurs membres de la famille et en fait en quelque sorte partie, comme Marie Hélène Thomas depuis 40 et 42 ans que nous les connaissons.

Il y a évidemment bien d'autres malades que nous avons suivies où qui nous montrent leur affection.

Mercédès Besnard abandonnée par son mari et dont la fille est filleule de mon neveu Paul Suquet. Suzanne Van Hove du Puy.

Hélène Violet du Sana [Sanatorium] de Magnanville où nous allions souvent grâce à la sympathie du directeur, le Docteur Roussel. **Hélène** fut sa marraine de confirmation car il y avait une apôtre dans ce Sana.

Gabrielle Lamore, maintenant à Compiègne, Cécile Tarteaut, de l'Anjou, connue l'année des grèves au National, qui habite Pau.

Nous avons aussi bien connu, par l'U.C.M., Georges Pellé et son ami Georges-Marthe Ricalte et Suzanne Madounet maintenant à Notre Dame de Vie d'un institut séculier carmélitain, et les Présidentes de l'U.C.M. M^{lle} Teilhard de Chardin et Monique Givelet.

Pour tout ce monde et combien d'autres dont le nom ne vient pas à la pointe de mon Bic et qui connaissent **l'Oncle Bernard** et **Tante Hélène**.

Lors du Pèlerinage du Rosaire 1928, je fus reçu Titulaire de l'Hospitalité de Lourdes. Cela coïncidait avec un anniversaire du **Comte de Beauchamp** et, chose exceptionnelle, on photographia à la Grotte les membres de l'Hospitalité Titulaires ou Auxiliaires. Sur cette photo, où se trouvent tant de chefs connus, il n'y a plus que 3 vivants, Pierre-Henri Gat de Montpellier, Mercuzot Président de Nancy et moi-même. On peut voir cette photo au Bureau de l'Hospitalité.

Mes souvenirs ne sont pas un livre sur les miracles de Lourdes, et, s'il m'a été donné d'être témoin de plusieurs guérisons, je ne parle que des miraculés que j'ai approchés personnellement. J'ai été, à divers Pèlerinages, informé d'un certain nombre de guérisons et ai vu ceux ou celles qui ont été l'objet des faveurs de la Saint Vierge par exemple.

Mais je ne parle que des miraculés avec lesquels j'ai été en contact.

Une malade de Clichy fut guérie, mais elle se refusa à faire constater sa guérison. En effet, sa maladie était la suite d'une piqure faite à l'Hôpital Gouin et elle avait intenté une procédure pour avoir une pension. Le Tribunal fit état de la guérison, mais elle en appela : pendant l'appel, il y eut une transaction et nous n'avons pas eu un arrêt qui constata le miracle.

Par contre, si je n'ai pas été témoin de la guérison de **Gargam**, je l'ai bien connu et je l'ai entendu bien des fois faire le récit de ce miracle merveilleux. Les brancardiers de l'Île de France font chaque année une centaine de conférences sur Lourdes, suivie d'une quête qui nous permet d'emmener les malades indigents à Lourdes et d'avoir le matériel nécessaire.

Un soir, c'était à S^t François de Sales chez Pierre l'Ermite, un contre temps empêcha **Gargam** qui participait à ces conférences de venir. Je le remplaçais sans peine à l'impromptu, car je l'avais si souvent entendu que je pouvais presque le répéter mot à mot.

Je fis le voyage de Rome avec lui.

Nous eûmes, je crois en 1930 [NDLR : **8 décembre 1933**], la joie d'assister à la Canonisation de S^{te} Bernadette.

La cérémonie fut grandiose, mais le Pèlerinage organisé par M^{gr} Flaus fut au point de vue de la visite de Rome moins intéressant que celui de 1925.

D'ailleurs c'était le 8 décembre, les journées étaient très courtes et le soleil manquait.

Le Pèlerinage Diocésain de Paris eut peu de guérisons notoires.

Le plus frappant fut celui de la Mère Supérieure des Sœurs de S^t François Régis d'Asnières, grande cardiaque, qui fut totalement guérie.

Il y eut aussi Madeleine Guinot en 1934. Je la retrouvai en 1952 ou 1953 atteinte d'un cancer, mariée et qui mourut à l'hôpital de Tarbes.

Le Pèlerinage des jeunes garçons, le Fraternel, fondé par l'Abbé Caillet et organisé tous les 2 ans par le Comte Arnaud de Nadaillac, avait été, dès 1925, accompagné par l'Hospitalité de l'Île de France. L'Abbé Krempff, avec une formule assez différente, organisa le Pèlerinage des Bernadettes.

L'Abbé Caillet, fondateur du Fraternel, était un Saint. Sa charité n'avait d'égal que sa piété.

A S^{te} Geneviève des Grandes Carrières, à l'hôpital Bichat, il fit un bien immense.

Il aurait même fait des miracles.

L'Abbé Krempff, lui, était tout dissemblable. C'était un Saint aussi, mais un Saint d'un caractère entier, difficile à vivre, mais il avait une dévotion entière à N-D de Lourdes et à S^{te} Bernadette.

Bien des fois, il obtint des grâces de toutes sortes en demandant à Sa chère Sainte d'intercéder.

En fondant son Pèlerinage, il voulut que celui-ci porta des fruits, non seulement pendant le temps du Pèlerinage, mais ensuite pour la vie.

Les Bernadettes formèrent dans chaque paroisse un groupe de jeunes filles qui devaient aider la Paroisse, mais aussi s'entraider, non seulement matériellement, amicalement et s'entretenir dans la piété.

Les jeunes filles venaient à Lourdes avec une sorte d'uniforme, béret blanc avec un B, béret qui devint bleu par la suite. Les pèlerines ou candidates au Pèlerinage étaient convoquées plusieurs fois par an : une journée de malades, puis aussi à des Pèlerinages, à des Sanctuaires de la Vierge. Elles vinrent même à Rome.

A Lourdes, les soins étaient donnés par les Infirmières de l'Île de France avec l'organisation des brancardiers. Le Pèlerinage des Bernadettes, comme le Fraternel, étaient des Pèlerinages Diocésains et presque toujours présidés, sinon par l'Archevêque, du moins par un Auxiliaire.

Le programme qu'établissait l'Abbé Krempff n'était jamais suivi. Il changeait les cérémonies sous l'inspiration du moment et c'était bien difficile à la Direction de l'Île de France de s'y adapter. Elle était au début formée de **Madame Pagès**, de **Mademoiselle de Montbeillard**, de Mademoiselle Fort et de Madame Spiess, Vice-présidente d'une société de la Croix Rouge avec le **Colonel Pagès** et Monsieur Eschbach.

Je ne pus tout d'abord m'y associer en dehors des embarquements et des débarquements, car j'étais chef de maison avec mes frères et ceux-ci devaient passer les vacances de Pâques avec leurs enfants en congés, mais je m'y intéressais car beaucoup d'enfants de l'Asile S^{te} Germaine, que je visitais, prenaient part au Pèlerinage.

Mais la Sainte Vierge voulait que je m'intéresse à ce mouvement et elle nous accorda une grâce. Un de mes confrères, le Vicomte d'Anterroches, qui habitait près d'Argentan et avait une femme charmante et intelligente, née d'Aillières, et dont la sœur épousa un neveu du Père Teilhard de Chardin, était d'un dévouement extraordinaire pour les malades. Il avait un don de radiesthésiste remarquable au point de soigner à distance des malades, mais cela n'allait pas sans altérer sa propre santé. Il faisait partie de l'U.C.M. Par lui, je fus mis en rapport avec la Présidente Mademoiselle Teilhard de Chardin, âme d'élite et professeur d'énergie.

Un de mes cousins, Jacques Levesque, étudiant en médecine, et qui avait attrapé la tuberculose en soignant des malades, était en Auvergne à Durtol, près du château de M^{me} Teilhard. Ils se connurent et s'apprécièrent, il devint Vice-Président de l'U.C.M.

Henri d'Anterroches me demanda d'aller visiter, à Laennec, une grande malade, **Louise Jamain**. J'y allai volontiers. Elle savait qui j'étais et m'appela de suite « **Oncle Bernard** ».

Je ne sais si j'ai donné les raisons de ce surnom. Etant dans les affaires, je ne tenais pas à donner mon nom de « MELLERIO », spécialement au National où allait une foule de familles appartenant à notre clientèle, pour qu'on ne croit pas que je faisais de la publicité.

Or, à cette époque, j'étais toujours accompagné de neveux et nièces qui m'appelaient « **Oncle Bernard** » et ma femme « **Tante Hélène** ». Alors, les malades à qui je n'avais pas donné mon nom adoptèrent ce surnom.

A l'U.C.M., aux réunions de laquelle j'allais souvent, on appelait M^r d'Anterroches « Frère Henri » et M^{lle} Roquebert « Tante Labelle », etc. de sorte que, dans les groupes, je fus bientôt désigné comme « **Oncle Bernard** ».

Louise Jamain était très malade.

Elle était atteinte tout d'abord de tuberculose intestinale et soignée à l'hôpital Cochin.

Mais les médecins de cet hôpital voyant que la tuberculose se généralisait, l'envoyèrent à Laennec, connu comme la clinique de la tuberculose.

Son père gazé avait contaminé sa famille. Il était mort, ainsi que sa femme et deux enfants. Un fils cependant avait survécu. Il s'était engagé dans la marine mais le sous-marin auquel il appartenait sombra et fut perdu corps et biens. L'Amirauté recopia le rôle de l'équipage et dressa leur acte de

décès, et **Louissette** le reçut, étant sa parente la plus proche.

A vrai dire, elle avait un oncle, frère de son père, qui la recueillit pensant avoir une bonne qu'il ne paierait pas.

Il la battait quand elle allait à la Messe, car **Louissette** avait été au catéchisme et fait sa 1^{ère} communion à S^{te} Marthe des Quatre Chemins.

Inutile donc de décrire l'isolement de **Louissette**.

Cependant, ayant été une fois à Lourdes, elle était suivie par les Bernadettes qui entretenaient sa piété. Aussi lui parlèrent-elles du Pèlerinage qui avait lieu cette année.

Alors, s'adressant à moi, elle me disait « **Oncle Bernard**, vous ne me laisserez pas tomber. »

La demande fut faite : les infirmières d'Ile de France faisaient les enquêtes préparatoires.

Ce fut **M^{me} Mellerio** qui en fut chargée. A ce moment-là, la tuberculose était très répandue et les lits réservés à ce genre de malades étaient très rares.

Aussi, ma femme vint trouver la Surveillante de la Salle « Monge » (depuis lors « Bernard ») et lui dit l'intention de **Louissette** d'aller à Lourdes, lui demandant de lui conserver son lit au retour.

« Mais quand a lieu ce Pèlerinage ? »

« Dans six semaines. »

« Oh, alors je vous promets tout ce que vous voudrez car il y aura longtemps qu'elle ne sera plus là. »

La demande fut agréée.

Alors ma femme retourna voir la Surveillante pour lui demander ses recommandations. Elle fut brutalement reçue.

« Vous voulez emmener cette petite, mais c'est inhumain ce que vous faites. »

Ma femme très calme lui répondit :

« Voulez-vous que nous raisonnions calmement. Il y a un mois, vous m'avez dit : elle ne sera plus là ... et elle est là parce qu'elle lutte pour s'en aller à Lourdes. »

« Cette enfant est majeure, elle vient d'avoir 22 ans. Elle est sans famille et personne ne vous fera de reproches. »

« Mais vous ne savez pas ce que c'est que la tuberculose. Elle mourra en route. »

« Permettez, voilà des années que nous emmenons les grandes malades de Villepinte : il en est mort dans nos bras, nous savons à quoi nous nous exposons. Si nous la laissons, elle mourra à Laennec, probablement ce sera la nuit en présence non pas de vous qui vous intéressez à elle, mais d'un veilleur de nuit pour laquelle elle sera un numéro. Si c'est à Lourdes, au contraire, elle sera entourée des brancardiers et des infirmières qui l'aiment, de ses amies les Bernadettes qui sont maintenant sa seule famille. »

« Eh bien, emmenez-la, mais elle n'arrivera peut-être pas à la gare. »

Infirmières et médecins, et même l'aumônier qui se joignit à eux, firent tout ce qu'ils pouvaient pour dissuader **Louissette** de partir, mais elle tint bon et je la reçue à la gare d'Austerlitz où elle fut placée dans le wagon ambulance du train blanc.

C'était, en effet, une bien grande malade que **Louissette** que nous prenions en charge.

Dans le train, elle eut une hémoptysie et une syncope.

Enfin, nous arrivâmes à Lourdes où elle fut conduite à la salle S^t Michel.

Le matin, les malades étaient au repos.

Mais à 13h30, nous emmenions les malades à la Grotte.

Le médecin du Pèlerinage était le docteur Lefranc avec qui **Louissette** entretenait toujours des relations. Il est mort médecin Chef de l'Hôpital de Nanterre.

Il me dit : « Vous n'allez pas emmener cette malade à la Grotte ? »

Je lui ai répondu : « Docteur, nous allons lui demander ce qu'elle veut. »

Louissette répondit : « Je veux aller à la Grotte, je ne veux pas rester ici. »

Et on l'emmena.

Je dis au docteur : « Si elle s'en sent la force, elle a raison ; elle n'a pas fait 850 kilomètres dans l'état où elle est pour rester à l'hôpital, sinon elle resterait à Laennec. »

Le lendemain elle était toujours dans le même état très grave.

Ce soir-là, je lui dis au revoir, rappelé par mes devoirs professionnels. Je lui dis : « Ma petite **Louissette**, il faut que je parte, mais je vous laisse à la Sainte Vierge et Dimanche, j'irai vous chercher au train et ... vous serez debout ! »

Pourquoi ai-je dit ces dernières paroles, je n'en sais rien. Je la laissais en bonnes mains.

Il y avait le Vicomte d'Anterroches, celui qui me l'avait fait connaître, et puis Joseph Thivel.

D'Anterroches, qui était bon photographe, la prit plusieurs fois en photo. On la voit le nez pincé, la tête branlante sur l'oreiller, la bouche ouverte pour respirer.

Thivel, avec sa sœur, forme le couple le plus dévoué aux malades que j'ai connu.

Ils avaient vendu une partie de leurs bijoux pour fonder des lits à Villepinte et à l'Hôpital S^t Joseph.

Pierre Thivel devait mourir quelques années après, victime de son dévouement.

Malade, il avait visité tous les Sanas des Pyrénées et s'était éreinté au Pèlerinage de Lyon.

Il est mort, je crois, en 1939, peu après le Diocésain de Paris qu'il suivit de son lit, n'étant plus transportable.

Le mercredi 31 mars, **Louissette** reçut à Lourdes l'Extrême Onction.

Pierre Thivel crut bon de m'écrire en m'envoyant une carte d'ambulance perfectionnée et me disant que je fasse entrer **Louissette** à Villepinte puisque la S^{te} Vierge n'avait pas fait mourir **Louissette** et ne l'avait pas guérie. Je lui répondis que l'ambulance municipale suffirait et que, comme j'en étais sûr, il ne fallait pas compter sur Villepinte encombré à cette époque et qu'il faudrait au moins 15 jours pour que les médecins en possession de son dossier l'admette.

Le lendemain vint une dépêche de Pierre Thivel : « Ambulance inutile, **Louissette** guérie. »

Que s'est-il passé ? Dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, **Louissette** était si mal que M^{me} Spiess dit aux malades de S^t Michel : « Ne faites aucun bruit, car votre compagne est si mal que le bruit pourrait accélérer sa fin » et elle s'installa auprès du lit écoutant la respiration qui semblait s'arrêter ou bien s'accélérer.

Elle tenait la main, surveillant le pouls qui tantôt battait très fort, puis semblait stopper.

Et voici qu'à une heure du matin, à son grand étonnement, le pouls devint régulier et que **Louissette** semblait dormir paisiblement. Alors elle se dit : « Cela ne sera pas pour cette nuit » et elle alla dans le hall s'étendre sur une chaise longue.

Le lendemain, au réveil, à l'heure, elle rentra dans la salle : toutes les petites malades dormaient à poings fermés, mais à l'entrée, elle vit **Louissette** assise sur son lit et qui lui dit « Bonjour Madame, je

vais bien. »

La guérison de **Louise Jamain** n'a jamais pu être discutée par les détracteurs de Lourdes.

En effet, ce n'est pas à la Grotte où l'on peut ressentir une émotion très forte dans ce lieu privilégié, ce n'est pas à la piscine où l'organisme peut ressentir (à ce qu'ils disent) une réaction salutaire. Ce n'est pas à la Procession du S^t Sacrement où les foules crient leur foi. C'est dans le silence de la nuit, dans un lit d'hôpital semblable aux autres, à une heure où, souvent, le cœur faiblit et aucune explication naturelle ne peut être donnée.

Pour nous, croyants, il y en a une d'un autre genre. Alexis Carrel, dans « L'Homme cet inconnu », dit que ce qui détermine le miracle c'est la prière.

Or la guérison intervint après l'heure Sainte où le soir, les Bernadettes avaient certes bien prié pour elle. Les Bernadettes présentes à Lourdes d'abord, mais aussi à Paris car plusieurs de celles qui n'avaient pu aller en Pèlerinage étaient venues passer la nuit devant le Saint Sacrement, au 25 rue de Maubeuge, où le Saint Sacrement est toujours exposé.

Donc, le dimanche matin, nous étions à Austerlitz et vîmes **Louissette** souriante.

Nous renvoyâmes l'ambulance et c'est en taxi que ma femme et **Louissette** se rendirent à Laennec.

Ma femme lui recommanda de ne pas dire qu'elle était guérie.

En entrant dans la salle Mosny, le garçon de salle s'écria : « Oh **Louissette** ! » et laissa tomber les boîtes de pansements qu'il portait.

Alors les autres malades de passer leur tête au-dessus de la cloison des boxes et l'interpellaient.

La soignante les rabroua leur disant de se tenir tranquilles et de rester dans leurs lits.

Ma femme conduisit **Louissette** au sien et lui dit : « **Louissette** au revoir, voici votre lit, reposez-vous. »

Mais la soignante interrogea **M^{me} Mellerio** : « Mais elle a l'air d'aller bien, qu'est-ce qu'on lui a fait, parce qu'on pourrait essayer le même traitement aux autres, je ne suppose pas qu'elle ait été à la piscine » ? Ma femme répondit : « Elle y est allée tous les jours, mais on ne lui a fait aucun traitement. »

Le jeudi suivant, j'allai voir **Louissette** que ma femme avait visitée. Elle me dit : « On ne veut plus de moi, on dit que je n'ai pas besoin de soins et que j'occupe un lit indûment et je ne sais où aller. »

Je lui répondis que ma femme viendrait le lendemain et que nous chercherions une maison de convalescence.

En effet, à 11h du matin, elle vint voir le docteur et fut bien reçue, car, pour la mettre en maison de convalescence, il fallait un certificat de non contagion.

« Apportez-moi le dossier » dit le docteur et il inscrit : « Malade venue de l'hôpital Cochin pour tuberculose généralisée. A l'arrivée et pendant le séjour, température 36°5-39, analyse des urines Bk+, analyse des crachats Bk+, etc., etc.

Ma femme a dit « Mais docteur, on ne voudra pas la prendre. »

« Attendez la suite : à la date du 8 avril 1937, nouvelles analyses toutes négatives, température subfébrile, cette malade ne présente plus aucun symptôme qui puisse entraîner une contagion. »

Nous obtînmes son entrée à la Maison de la Ronce, tenue par les Dominicaines, à Marcoussis (Seine et Oise).

Au bout de quelques jours, **Louissette** nous écrivait :

« Je suis bien ici, je mange énormément, j'ai pris un kilo par jour, mais que faire maintenant, toujours dans les hôpitaux, je suis ignorante de l'orthographe et n'ai pas de domicile, que devenir ? »

Je déjeunais une fois par semaine avec mon cousin Joseph Taupin qui avait une grosse affaire de bricolage, reliure, imprimerie en liaison avec la Maison Hachette.

Je lui dis : « Je compte sur toi, tu es brancardier et pour une fois que la Sainte Vierge fait un miracle, tu vas te débrouiller pour trouver une place. »

Il me dit : « Nous sommes en 1938, j'ai eu une grève horrible et je ne peux embaucher que quelqu'un demandé par le personnel. »

Je lui répondis : « Je suis sûr de toi. »

En même temps, j'allais trouver les Sœurs de la Présentation, 106 rue de Vaugirard. J'étais trésorier d'une association des demandes dans le Commerce. Elles me promirent de prendre **Louissette**.

Trois jours après, coup de téléphone de Joseph Taupin. Cela était entendu et **Louissette** entra comme manutentionnaire chez Brodard et Taupin à l'économat.

Le chargé de cet office avait dit qu'il avait trop de travail et la comptable de ce service était une Bernadette qui la demanda. Il n'y eut donc aucune difficulté.

La Providence n'abandonnait pas notre **Louissette**. Elle prit donc cet office.

Voilà que quelques jours après, M^r Taupin recevait un coup de téléphone du Service de dépistage de la tuberculose :

« Monsieur, vous qui employez beaucoup de personnel, vous avez pris une grave responsabilité en embauchant une grande tuberculeuse. »

« De qui s'agit-il ? »

« De **M^{lle} Louise Jamain**. »

« **Jamain** ? Oui, en effet, mais elle a l'air d'aller très bien. »

« Mais qu'est-ce qu'elle fait ? »

« Ah, justement, je l'aperçois dans la cour. Elle est en train de décharger une caisse de macaronis. »

« Oh ! »

Et on entendit l'appareil de la correspondante qui dégringolait.

« Enfin, faites attention. »

Louise Jamain put travailler sans fatigue, et même le soir, elle cherchait à compléter ses études.

Un mois après, nouveau coup de téléphone interpellant M^r Taupin :

« Monsieur, vous n'avez pas tenu compte de ma mise en garde. »

« Bien Madame, je vais la faire examiner. »

M^r Taupin écrit à **M^{lle} de Montbeillard**, Présidente des Infirmières, disant que, sur sa recommandation, il avait embauché **M^{lle} Jamain** sortant de Laennec qui avait été déclarée non contagieuse.

Munie de cette lettre, **Mademoiselle de Montbeillard** vint trouver le Professeur Bezançon, Chef de service de l'Hôpital (qui était protestant), clinique de la tuberculose. Ce professeur la reçut aimablement et lui dit : « Je la ferai examiner par tous mes services. »

Il en fut fait ainsi et c'est pourquoi le dossier de **Louise Jamain** contient un certificat de guérison signé par un Professeur à l'Académie de Médecine.

Louise Jamain déclare que le chef de service des salles où elle était, était le Docteur Cachin, neveu du célèbre député communiste et qu'à la suite de sa guérison, il avait fait baptiser ses enfants.

La Maison Taupin est une dépendance de la Librairie Hachette qui fournit beaucoup de livres de classe qu'elle broche et imprime. Il en résulte qu'il y a des moments, après les livraisons du début des années scolaires, où il y a moins de travail, et par conséquent on ne peut conserver tout le personnel des moments de ~~le pause~~ [pointe ? pause ?].

Louissette, à tort d'ailleurs, était inquiète et c'est ainsi que, pour être plus sûre de son avenir, elle entra au Ministère de l'Air.

Louissette avait été guérie à Pâques 37, et en août 39 **Louissette** y était encore et, devant l'invasion Allemande, ce Ministère fut transféré à Chatel Guyon.

Les allemands ne tardèrent pas à l'occuper.

Au bout de quelques temps, ils constatèrent que beaucoup d'avions partaient bien de Chatel Guyon, mais s'en allaient en Angleterre.

Aussi, ils résolurent de transférer le Ministère en Allemagne, mais ils avaient très peur des maladies et résolurent de faire passer une visite médicale au personnel qu'ils emmèneraient.

Louissette fut donc examinée : ils découvrirent des traces de cicatrices de ses lésions à la radio.

Ils l'interrogèrent : elle dit qu'elle avait été guérie à Lourdes.

Ils ne la crurent pas et écrivirent à Laennec.

L'hôpital écrivit à **Louissette** : « Nous savons que vous êtes guérie, mais nous ne sommes pas obligés de dire la vérité aux Allemands et nous pouvons dire qu'il y a danger à vous emmener. »

Louissette répondit : « La S^{te} Vierge m'a fait la grâce de me guérir, je ne veux pas la renier dans mon intérêt, d'autant que les Allemands emmèneraient peut être, au lieu de moi, célibataire, une mère de famille. »

En fait le Cardinal Suhard obtint que, sauf des volontaires, aucune femme ne serait déportée du travail en Allemagne.

A Chatel Guyon, **Louissette** fit la connaissance d'un chef de « Chantier de Jeunesse », Marcel MAITRE, garçon très sérieux et très loyal.

Lorsque la guerre fut finie, ils se marièrent.

Louissette avait été reçue par la famille Couvreur.

Nous assistâmes au mariage. M^r Couvreur conduisit la mariée.

Il y avait la mère de Marcel et aussi un frère, très beau parleur et qui semblait brillant ...

Marcel avait été garçon boucher dans le Jura.

Le jeune ménage s'en vint donc à Clairvaux et s'y établit. Ils eurent deux enfants, Josette et Bernard.

Le Docteur Lefranc, qui était le médecin du Pèlerinage où **Louissette** fut guérie, fut le parrain de ce dernier.

Louissette avait été reconnue par le Bureau des Constatations à Lourdes. L'Abbé Krempff, Directeur des Bernadettes, et nous-mêmes, demandâmes que le dossier fût transmis au Secrétariat de l'Archevêché de Paris, ce qui fut fait.

Malheureusement M^{br} Leclerc, Auxiliaire de Paris, à qui il avait été confié, tomba malade d'une congestion cérébrale et le dossier transmis par le Docteur Marchand, Président du Bureau, fut égaré. Enfin, grâce à M^{br} Dubois, archiviste de l'Archevêché, on le retrouva. Mais ce ne fut que 15 ans après le miracle que fut réunie la Commission Canonique, présidée par le Cardinal Feltin, qui déclara que

c'était bien un miracle obtenu par l'intercession de la S^{te} Vierge.

La presse en rendit compte : un agent de l'Agence Paris Presse alla trouver **Louissette** à Clairvaux et fit un compte rendu très inexact.

Louissette était furieuse : « Lorsqu'on parle de la S^{te} Vierge, il faut dire la vérité sans littérature. » Là-dessus un rédacteur du Journal « Ici Paris », friand de nouvelles extraordinaires, vint la trouver. Elle le reçut mal, disant que les journalistes brodaient sur les faits et qu'elle ne voulait plus leur parler et comme il insistait, elle dit : « Après tout, allez voir **M^r Bernard Mellerio**, il sait tout ce qui s'est passé. »

C'est ainsi que je reçus ce rédacteur. D'abord très froidement, mais poliment.

Votre journal est ce qu'il est, mais je ne tiens pas y voir **Louise Jamain** dans une feuille que ses enfants ne doivent pas regarder. »

Il me répondit : « Je ne vous demande pas d'approuver le Journal, mais peut être avez-vous tort à ne pas me répondre, nous avons 75.000 lecteurs et parmi eux très peu ont entendu parler de la S^{te} Vierge et de sa puissance. » Alors, je lui dis : « Je veux bien vous raconter cette guérison, mais à trois conditions :

- 1° Vous ne parlez pas de moi, je suis un témoin et rien d'autre,
- 2° Vous me ferez tenir le texte de votre article que je corrigerai s'il y a lieu,
- 3° Vous n'ajouterez rien, ni retrancherez rien, du texte approuvé. »

Le rédacteur fut loyal et le texte parut. Avais-je raison ? La Providence avait ses vues.

Quelques jours après, à l'Hospice de Brévannes, des visiteurs allant voir des vieillards leur laissèrent des journaux.

Un des hospitaliers trouva « Ici Paris » et s'exclama :

« En voilà quelque chose d'extraordinaire, mais dis donc Jamain, c'est que c'est quelqu'un qui porte ton nom. »

et l'homme dit : « Après tout peut-être est-ce ma nièce, elle n'est donc par morte. Il faut que j'en parle à mon neveu. »

A la mort de ses parents, **Louissette**, dont le frère était dans la marine, avait été recueillie par un oncle qui s'était dit : « Cela me fera une bonne je ne paierais pas. » Il la battait quand elle allait à la Messe et puis quand elle était tombée malade, il l'avait placée à l'Hôpital et ne s'en était jamais occupé.

Peu de temps après, **Louissette** reçut une lettre :

« Madame ou plutôt ma sœur. Je viens d'apprendre que tu es en vie et mariée. Moi-même, je me suis marié avec une des anciennes compagnes de catéchisme de S^{te} Marthe des 4 chemins. Je voudrais te revoir. Est-ce possible ? Et c'était signé : ton frère, Jamain. »

Louissette, toute interloquée, m'écrivit : « Que faut-il faire ? Est-ce un escroc ? Je ne reconnais pas son écriture. »

Je lui fis un brouillon.

Dans ce brouillon que **Louissette** recopia, il était dit :

« Monsieur, je ne comprends rien à votre lettre, je n'avais qu'un frère et l'Amirauté m'a prévenue qu'il était sur un sous-marin qui avait coulé en Extrême Orient, et qui était perdu corps et biens, de sorte qu'elle avait dressé l'acte de décès. D'ailleurs votre lettre n'est pas de l'écriture de mon frère. »

Par retour de courrier, **Louissette** reçut une nouvelle lettre :

« Ma chère sœur, comme je suis content de t'avoir retrouvée ! Après la guerre, j'avais fait des recherches par la Croix-Rouge et personne n'avait su ce que tu étais devenue. »

A la lettre étaient jointes des photos de la famille et des détails sur leur grand-mère et leur enfance. Son frère habitait Aubervilliers.

Il fut décidé que, quand **Louissette** se rendrait à Lourdes au Pèlerinage de Juillet, ils s'attendraient à la gare de Lyon et c'est ainsi que je fus témoin de la reconnaissance du frère et de la sœur.

Cette famille était communiste, au point qu'on ne parlait pas de Thorez mais de « Maurice ».

Tout changea. Son frère alla trouver le curé d'Aubervilliers pour réapprendre son catéchisme.

Deux des enfants qui n'étaient pas baptisés le furent.

Ils changèrent de logement et de milieu, et sa femme s'inscrivit dans une Association de femmes catholiques. La Providence n'abandonnait pas **Louissette**.

L'année suivante, Marcel Maître (c'est le nom de son mari) reçut une proposition de son frère.

C'était une affaire d'équarrissage en Normandie.

Un brancardier et sa femme, M^r Langlois de Maisons Alfort, n'ayant pas d'enfants avaient remis à **Louissette** une certaine somme.

Le frère offrit de faire une Société à Responsabilité Limitée dans laquelle Marcel mit cent mille francs, mais il refusa d'être gérant de la Société.

C'était près de Lisieux. Ils étaient bien logés et l'équarrissage était à 200 mètres de là, de sorte que les odeurs du charnier n'y parvenaient pas.

On faisait des engrais.

Marcel très travailleur était bien considéré et il y avait de bons voisins.

J'eus l'occasion d'aller à Lisieux une fois pour une journée de malades et aussi lors du Congrès Eucharistique où le Cardinal Pacelli nous fit la plus grande impression.

Sur le char eucharistique, il ne voyait plus la foule, mais ses yeux restèrent pendant tout le trajet fixés sur l'Hostie.

Je crois que c'est à cette occasion que je rendis visite à **Louissette** et vit leur installation.

Aux vacances suivantes, ils utilisèrent la camionnette et vinrent me voir à Longué.

Louissette alors me dit :

« Je crois que cela ne durera pas car je n'ai pas confiance en mon beau-frère qui s'occupe d'un tas d'affaires qui n'ont rien à voir avec la nôtre. »

Un mois après, elle apprit que celui-ci avait fait des chèques sans provision et que, marié et père de 2 enfants, il se conduisait mal.

L'affaire fut mise en faillite, puis en banqueroute.

L'honorabilité de Marcel Maître n'était pas en jeu et même on le pria de rester tant que la liquidation suivrait son cours.

Alors **Louissette** m'écrivit :

« Nous allons vendre les meubles, mais nous allons nous trouver sans logement ni situation. »

Peu de temps après, ma sœur, M^{me} Suquet, me dit :

« J'ai une locataire octogénaire célibataire qui vient de se casser le col du fémur, elle a de la congestion et ne se remettra pas. Toi qui as toujours des malades à caser le veux-tu ? »

Naturellement, je dis « oui. »

Le gérant de l'immeuble, un de nos neveux, prépara de suite un engagement de location pour le 17 avenue de la République qui fut signé lors de la mort de cette pauvre femme.

Les héritiers dirent qu'ils déménageraient le 15 janvier. Or, c'était le jour où les Maître devaient avoir quitté les lieux.

Restait la situation : Marcel Maître se présenta à un boucher de la Villette qui lui dit : « Je vous prendrais bien, mais il faut une recommandation. »

Il se trouvait que mon neveu, Paul Suquet, était alors Secrétaire du Président du Conseil Economique et en relation avec tous les membres.

Il obtint que le Président des bouchers détaillants recommanda Marcel Maître au boucher de la Villette qui l'embaucha immédiatement pour 70.000 francs par mois et un kilo de viande par semaine.

Depuis cette époque, la vie du ménage Maître s'est écoulée sans histoire sauf quelques difficultés en ce qui concerne la maison de Clairvaux.

Les enfants ont grandi et ont réussi au point de vue des études. La fille est employée avec un très beau salaire à l'O.R.T.F. Le garçon, après avoir été reçu au baccalauréat avec mention, est entré à la Faculté des Sciences.

Je me suis longuement étendu sur ce miracle reconnu par l'Eglise, mais il m'a fait toucher de près la puissance de la S^{te} Vierge et l'action de la Providence.

En 1942 mourut le **Colonel Pagès**, Président de l'Ile de France.

Un Conseil, malgré moi, me fit nommer Président en son lieu et place et je fus agréé par le Cardinal Suhard qui connaissait, à Laval, ma sœur Duchemin.

J'étais peu préparé à ce rôle car le Colonel ne m'avait pas initié à la préparation du Pèlerinage qu'il organisait avec le Vice-Président Le Pereq et le secrétaire-trésorier Commandant Eschbach.

Le fondateur de l'Ile de France avait eu une congestion cérébrale et on dut lui demander sa démission.

Il se retira près de Lisieux où sa fille fut tuée dans un bombardement, dans une tranchée.

C'est grâce à Eschbach et Le Pereq que je pus exercer ma fonction, grâce aussi à mon ami le Comte Armand de Kergorlay que j'avais fait nommer Vice-Président et dont les conseils me furent précieux. Eschbach mourut subitement à Lourdes.

Je choisis alors comme Secrétaire André Manguin et comme Trésorier Pierre Despierres. La plus grande conformité de vue existait entre nous. Hélas, Pierre Despierres atteint d'une maladie incurable devait mourir avant la fin de ma Présidence.

D'autre part, Le Pereq et Kergorlay moururent aussi et ce fut Joseph Fabre, dont je ne saurais trop louer la modération dans le langage, le zèle pour la S^{te} Vierge et la sagesse, qui compléta notre équipe, tandis que **Mademoiselle de Montbeillard** était Présidente et que Mademoiselle Fort [et] Solange Dufour occupaient les postes de Vice-Présidentes avec ma femme.

Le **Colonel Pagès** était Président du Rosaire. A sa mort, le R.P. Deryckère insista pour que je prenne sa place et qu'**Hélène** fut Vice-Présidente.

Il y a quelques années, **Mademoiselle de Montbeillard** fut atteinte d'une congestion cérébrale et dut démissionner du Rosaire. Ma femme la remplaça.

Au National, depuis longtemps j'étais le chef de service du train blanc. Titulaire en 1925, je fus nommé brigadier à la 18^{ème} équipe. Mais les dirigeants désirant m'avoir au Conseil, malgré moi, je fus désigné comme sous-Directeur de l'Hôpital des Sept Douleurs.

Pour terminer ce chapitre, je dirai qu'au discours que je fis en 1950 pour les noces d'argent de l'Annonciation, je dis :

« En 1975, **Claude Borniche** sera Président. »

D'abord adjoint comme Secrétaire de Manguin, il le remplaça ensuite avant d'être élu par le Conseil Vice-Président avec Pierre Despierres.

Lorsqu'en 1967, ayant eu en raison de la maladie d'**Hélène**, l'impossibilité d'exercer au maximum mes fonctions auprès des malades à cause de mon âge, je dus demander au Cardinal Vuillot de le nommer en mon lieu et place, ce à quoi il accéda volontiers.

Claude Borniche fut Président et un Président parfait. Ayant élevé 5 enfants, il connaissait la mentalité des jeunes et les attira à l'Association où ils donnèrent un fort contingent.

Ce fut en 1950 que je conduisis à Rome, en Novembre, le convoi de 200 malades organisé par M^{gr} Rodhain.

Le pape descendit de sa Sedia et donna sa main à baiser à chaque malade.

Pie XII fut très ému. C'était la première fois que des malades venaient en Pèlerinage.

Il y avait déjà plusieurs années que j'avais demandé à être honoraire au National.

Bernard Flonoy, qui avait toujours été dans mon wagon au train blanc et me secondait, commença à le diriger.

En 1967, l'état de ma pauvre femme était déjà très avancé.

Pour le Rosaire, dès 1964, nous avons demandé au R.P. Deryckère de nous remplacer comme Président et Présidente.

Par affection, il voulait nous conserver. Et puis, il était embarrassé pour nous remplacer.

A la tête des brancardiers, c'était pourtant clair.

Le seul qui voyait au-delà de la salle dont il était chargé pour s'inquiéter de l'ensemble était Charles Aymé.

D'autres avaient peut-être la cote, mais parfaits chefs de salle, ils n'avaient aucune idée de l'ensemble de la Section de Paris.

Pour les infirmières, le Père Deryckère avait peur, en choisissant une des directrices de salles, qu'elles se disent : « Pourquoi elle, plutôt que moi. »

Ma femme lui dit : « Il faut prendre M^{me} Bérard. » Directrice du Réfectoire, elle était en rapport avec toutes et avec la plupart des malades. Ce choix était du plus judicieux. Madame Bérard avait des idées d'ensemble, mais surtout son affabilité et son merveilleux sourire lui permettaient de demander n'importe quoi à n'importe qui et être sûre qu'on s'inclinerait devant son désir.

Nous devons dire que, tant ma femme que moi, avons rencontré à l'Hospitalité de Lourdes, de la part de M^{gr} Viscaro et de la Direction, la même affectueuse bienveillance.

L'un et l'autre nous avons siégé aux Conseils.

Ma femme avait beaucoup de tact et de jugement et était aimée de tous.

Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de tous nos supérieurs ecclésiastiques.

Au Rosaire Pères Rascol et *Bouffier* [Bonfier ? Bouyer ?], au Diocésain les Chanoines Michel et Piéplu, au National le R.P. Le Bouller, et les délicieuses Petites Sœurs de l'Assomption, Mère Geneviève, Mère Claude et l'incomparable Sœur Marie de la Salette.

Parmi nos subordonnés, tant au Rosaire qu'au Diocésain, notre tâche fut bien facilitée par l'amitié et les témoignages d'affection qui nous furent donnés.

Au National, Madame de Baritault et le Marquis de Pontac nous ont toujours témoigné une estime incomparable.

Je n'oublierai pas les malades qui forment pour nous une famille et qui ont pour ***l'Oncle Bernard*** et ***Tante Hélène*** une sorte de culte très supérieur à nos mérites, mais que nous n'avons jamais réprimé.

« *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* »

[NDLR : que l'on peut traduire par :

« *Non pour nous Seigneur, non pour nous, mais pour la gloire de ton nom* »]

Ce que nous avons voulu, c'est que derrière nous et au-dessus de nous, la Sainte Vierge soit aimée et honorée.

La bienveillance dont j'étais l'objet a été la cause de mon élection au grade de Chevalier de S^t Grégoire le Grand qui me fut conféré en 1951 à l'Assemblée Générale de l'Île de France, présidée par le Cardinal Feltin.

Quelques années plus tard je fus, à mon grand étonnement, nommé Commandeur du même Ordre. La cravate me fut remise par le ***C^{te} de Beauchamp***, Grand-Croix de l'Ordre, à Lourdes devant le Cardinal Feltin.

En novembre 57, étant allé à Rome visiter le Pape Paul VI avec le Conseil de l'Hospitalité de Lourdes, les Suisses me présentèrent les armes quand je passais dans les salles.

Elle devait nous donner bien des consolations.

Au National, une mère de famille de Strasbourg se mourait d'un cancer, déjà opérée une fois pour la colonne vertébrale.

M^{me} Saur était en brancard. On dut évacuer la salle parce qu'un autre Pèlerinage arrivait.

Dans cette salle, les infirmières s'aperçurent qu'elle était assise, j'y étais en visite :

« Mais Madame, vous ne pouviez pas vous asseoir ! »

« Non, mais je vais bien. »

On va chercher le Docteur :

« Eh bien levez-vous. »

Alors toute seule elle se leva. On lui donna à manger, on l'emmena à la Grotte, au Bureau des Constatations, puis à la gare où elle courut pour attraper le train.

Elle était guérie et elle devint infirmière au National avec son fils.

Une guérison qui nous remplit de joie, ce fut celle d'***Alice Couteault***.

Ayant été à la Journée des Malades de Saumur, je vis parmi les malades une petite dame bien fatiguée, mais souriante, avec laquelle je parlais.

Mon ami Le Geai, du Puy Notre Dame, me la présenta.

Elle était atteinte d'une sclérose en plaques. C'est une maladie dont j'avais vu mourir mon ami Paul

Grandel pour qui nous avons beaucoup d'affection, brancardier du Rosaire avec une femme charmante Bernadette, qui devait mourir du cancer deux ans plus tard le jour de la Saint Bernard.

L'année suivante, Le Geai obtint, avec beaucoup de difficultés, qu'elle fût admise au Pèlerinage Angevin parce que Bouillé-Loretz, où elle habitait, était à la limite du Maine et Loire et dépendait du Diocèse de Poitiers.

Le Geai, ~~est~~ si dévoué, obtient tant de souscriptions pour le Pèlerinage que le Chanoine de l'Estoile se laissa enfin fléchir et qu'elle put partir.

Son mari avait perdu la foi en voyant sa femme malade, alors qu'il l'avait fait soigner par de grands médecins, même à Bordeaux, qui avaient déclaré qu'elle était au dernier stade de la maladie et qu'aucun espoir de guérison ne restait.

Je retrouvai donc, à la salle Jeanne d'Arc de l'Asile, **Alice Couteault**.

Elle souffrait beaucoup. Elle avait pour Directrice Madame Cassin et comme Chef de salle M^r Loire, cousin de notre ami de Longué qu'**Hélène** appréciait beaucoup.

La veille du départ, elle demanda à retourner à la piscine. M^r Loire s'y opposa :

« Vous y avez déjà été 3 fois, il faut laisser la place à celles qui n'y ont pas encore été. »

« Alors je ne peux pas sortir. »

L'Aryon avait alors comme Aumônier des malades l'Abbé ^{Roybé} [Roybé ? Piryly ? Piryty ?], curé de Villebernier, très dévoué aux malades et très dévot à N.D. de Lourdes. Il allait plusieurs fois en Pèlerinage, notamment au National.

Etant passé à la salle Jeanne d'Arc, il trouva **Alice Couteault**, toute seule au-dessous du Christ, qui sanglotait :

« Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous faites là à pleurer. Vous voulez donc faire déborder le Gave ! »

« Monsieur l'Abbé, on m'a refusé de m'emmener à la piscine et j'étais persuadée que j'y guérirai. »

« Allons, allons », lui répondit-il, « Est-ce que vous croyez que la Sainte Vierge a besoin d'un baquet d'eau pour vous guérir ? Allez sécher vos larmes et allez prier son Fils à la procession. »

Alice Couteault avait laissé à Bouillé-Loretz son jeune fils Jean Marie, scout.

Il servait la messe de son Curé et lui dit : « Maman sera guérie. »

Le curé lui dit : « Pourquoi ? »

« Monsieur le Curé, j'ai tant prié qu'Elle ne peut refuser cela. »

« Mais mon enfant, la Sainte Vierge ne peut guérir tout le monde, alors pourquoi choisirait-elle ta mère ? »

« Si Monsieur le Curé, je vous le dis, elle sera guérie. »

En revenant de la procession, **Alice** appela Madame Cassin et lui dit :

« Madame, vous savez, il se passe quelque chose, j'ai des fourmillements dans les jambes. »

Madame Cassin, en infirmière d'expérience, lui répondit :

« Eh bien, moi aussi j'en ai. »

« C'est bien. » dit **Alice**, « Je ne dirai plus rien. » Et elle ne dit rien.

Seulement, à cinq heures du matin, elle se leva de son lit et alla hors de la salle toute seule faire sa toilette au grand étonnement de la Sœur qui gardait les malades de la salle.

Aussi, elle en fit part à M^{me} Cassin.

Celle-ci observa **Alice** et décida qu'après la Messe et le petit déjeuner, on la conduirait au Bureau des Constatations.

Il est de règle, parmi les hospitaliers, de ne pas ébruiter les guérisons présumées.

J'étais chef de service à l'Asile, et les malades d'Angers devant partir de bonne heure, il était ordonné que ceux-ci devaient être ramenés à l'Asile avant 10h30.

Tous étaient déjà rangés lorsque je vis Le Geai arriver avec une petite voiture et **Alice**.

J'attrapai Le Geai, lui disant : « Pourquoi es-tu en retard, la consigne était pour toi comme pour les autres. » Le Geai mit son doigt devant sa bouche et à mes yeux ébahis, **Alice Couteault** sauta de sa voiture.

A la gare d'Angers, Monsieur Couteault attendait sa femme avec un brancard placé dans une camionnette.

Des brancardiers vinrent le trouver :

« Monsieur Couteault, nous avons quelque chose à vous dire. »

« Ah ! répondit-il, Ma femme est morte ? »

« Mais non, au contraire, elle va très bien. »

La nuit suivante, Hubert Couteault réveilla sa femme :

« Oh, **Alice**, j'avais fait un beau rêve, j'avais rêvé que tu étais guérie. »

« Mais si Hubert, je suis guérie. »

« Voyons alors, monte sur la chaise. », et elle monta.

« Monte sur la table. », et elle s'exécuta.

Alors il la saisit par les jambes :

« Mais tu me pincas, tu me fais mal. »

Depuis longtemps, les jambes étaient immobiles et la guérison avait commencé par ce fourmillement qui avait laissé Madame Cassin incrédule.

La guérison s'est maintenue et, tous les ans, **Alice** et son mari sont venus aux 2 Pèlerinages Diocésain de Poitiers et d'Angers.

Comme la sclérose en plaques a parfois des périodes de rémission, on attendit 4 ans pour que la Commission Internationale se prononça sur le rapport du Professeur Thiébaud de Strasbourg et que la Commission Canonique de Poitiers reconnut le miracle, qui est un de ceux des 62 reconnus par l'Eglise.

M^r Couteault a retrouvé la foi et est brancardier.

Il est temps de clore ce trop long récit.

Nous avons été gâtés par la Sainte Vierge.

Nous avons pu, dans les vingt dernières années, aller à Lourdes cinq à six fois.

L'année du centenaire, nous y avons été 8 fois. Ma femme y fit un séjour d'un mois.

Que de joies nous y avons eues et comme tout le monde a été bon pour nous.

Le 3 décembre 1965, ma femme a eu une attaque qui avait été précédée un mois avant par une chute brusque.

Déjà, elle avait vu le médecin pour la perte de mémoire dont elle souffrait.

Depuis, lentement, elle a dû cesser toute activité.

La double cataracte est venue, tandis que la mauvaise circulation des vaisseaux cervicaux amoindrissait ses facultés. L'épreuve est grande pour elle et je pense à ma mère, femme d'une activité incessante, qui était devenue aveugle et dépendante.

La souffrance morale de mon **Hélène** est grande et dans l'état où elle se trouve, il semble qu'elle ne pourra plus se rendre en Pèlerinage à Lourdes.

En 1968, elle put s'y rendre toutefois.

Elle avait, pris en 1967, l'avion [pour aller] inaugurer notre nouvelle maison à Madrid sans fatigue.

En octobre 1967 elle était, de même, allée au Rosaire par la voie des airs.

C'est par ce même moyen que, grâce à **Jeanne Fretel** et à notre dévouée Launberta qui l'ont attendue à Lourdes, elle a pu participer au Pèlerinage des Vieillards, puis au Diocésain de 1968.

Et maintenant : « Fiat voluntas tua ! »

Merci mon Dieu !

Merci, oh Marie !

Signé : **Bernard MELLERIO**

